

ACTA UNIVERSITATIS SZEGEDIENSIS

ACTA JURIDICA ET POLITICA

Tomus IV.

Fasciculus 6.

GEORGES ANTALFFY

Recteur de l' Université de Szeged

LA DÉMOCRATIE ANTIQUE ET
LES PENSEURS AVANT SOCRATE
(Extrait)

S Z E G E D



Redigunt

GYÖRGY ANTALFFY, ÖDÖN BOTH, LÁSZLÓ BUZA, RÓBERT HORVÁTH,
ISTVÁN KOVÁCS, JÁNOS MARTONYI

Edit

Facultas Scientiarum Politicarum et Juridicarum Universitatis Szegediensis

Nota

Acta Jur. et Pol. Szeged

Szerkeszti:

ANTALFFY GYÖRGY, BOTH ÖDÖN, BUZA LÁSZLÓ, HORVÁTH RÓBERT,
KOVÁCS ISTVÁN, MARTONYI JÁNOS

Kiadja

A Szegedi Tudományegyetem Állam- és Jogtudományi Kara
(Szeged, Lenin krt. 50.)

Kiadványunk rövidítése

Acta Jur. et Pol. Szeged.

Felelős kiadó: Buza László

Megjelent 500 példányban

I.

Après les guerres contre les Perses la Grèce commença à respirer plus librement. Par la suite des réformes intérieures elle s'était enrichie d'éléments nouveaux et ainsi la bourgeoisie antique était ressuscitée. La vie publique de caractère libéral qui n'empêchait pas son développement, la prospérité matérielle et l'accumulation de grandes richesses rendait le sol d'Athènes le plus fertile pour l'évolution politique, économique et artistique.

Les forces devenues libres par les réformes politiques et la constitution démocratique avaient commencé une grande évolution dans l'État d'Athènes qui avait passé la crise et qui, renaissant, était confiant de lui-même, presque trop, mais qui, en tout cas, était plein de vigueur.

A l'époque des guerres avec les Perses et aussi au temps de l'époque de réforme de Clisthène et d'Éphialte la Grèce donna tant de grands génies et des génies tellement variés à l'humanité; sur un territoire relativement petit et dans un temps court elle produisit un si grand nombre d'excellents hommes que c'est unique dans l'histoire universelle.

Cette époque pleine de grandes luttes politiques, cette époque de renaissance qui conquiert une position unique dans le monde pour les Hellènes, créa à la fois une idéologie qui devint la base de tout le développement ultérieur de l'humanité.

Le caractère de cette idéologie et la manière de sa manifestation étaient déterminés aussi par la qualité de la vie publique qui résultait des luttes politiques. Avec la réforme constitutionnelle d'Éphialte la chute de l'Aréopage, la victoire de la démocratie radicale et la déroute du parti conservateur et le bannissement du leader de celui-ci, le conflit d'intérêts et la lutte entre progressistes et conservateurs ne cessaient point. Puisque le conflit d'intérêts restait, la lutte continuait. La démocratie avait remporté la victoire à Athènes, elle arrangeait l'ordre de l'État selon ses propres principes et intérêts et tâchait d'assurer sa position contre les ennemis intérieurs et extérieurs.

Elle établit la constitution démocratique chez ses sujets et ses alliés aussi pour pouvoir trouver support en cas de danger chez ceux à qui elle donne le pouvoir et la prospérité. Les éléments conservateurs privés de leur possessions s'organisent non seulement à l'intérieur de l'État, mais ils cherchent support chez la rivale et l'ennemi mortel d'Athènes, Sparte, qui devient ainsi le point de cristallisation des intérêts conservateurs.

L'antagonisme croissant des deux groupes qui représentent deux différents systèmes d'idées ne manque pas d'exercer une influence sur les autres États helléniques. L'un après l'autre ils sont entraînés dans le conflit d'in-

térêts des deux grandes puissances et subissent ainsi l'influence de l'une ou de l'autre et politiquement et idéologiquement.

L'idéal des représentants des tendances conservatrices est dans le passé, où «aux bons vieux temps» ils régnaient comme il leur plaisait. Mais ces forces du conservatisme ne sont au fond que des énergies raidies et elles sont incapables de se conformer aux tendances changées et plus progressives, elles sont aussi incapables de créer. Ces déments ou bien ne comprennent point les problèmes nouveaux de la vie, ou bien sont incapables de les résoudre ou plutôt ne veulent pas les résoudre.

Tout progrès, les forces de la vie, et du mouvement, tous les éléments nouveaux de progrès qui tendent à la réalisation, sont portés vers Athènes, y cherchant le terrain favorable pour se faire valoir, et Athènes, bon gré mal gré, même souvent tout en protestant, est obligée de recevoir les germes d'une nouvelle vie, d'une nouvelle conception du monde, les germes d'une nouvelle civilisation naissante. Dans la fournaise de la vie politique d'Athènes, de nouveaux facteurs différents qui tendent à se développer s'influencent et se forment mutuellement et finissent par se fondre en une unité harmonique, en créant ainsi la civilisation attique, qui est, tout de même l'enfant d'Athènes. Elle porte le caractère d'Athènes bien que ses éléments aient été introduits d'autre part et qu'ils y aient rencontré une résistance.

Les intérêts et les éléments conservateurs et progressifs rassemblaient leur forces pour le combat décisif et ainsi ils devenaient des types de plus en plus uniformes et classiques.

La démocratie d'Athènes tâchait conséquemment de concentrer à Athènes tous les éléments qui la rendaient le foyer de la vie politique, économique, artistique et scientifique. «Nous n'épargnons pas la peine; nous travaillons, mais après nous avons aussi notre part des plaisirs spirituels que nous nous procurons à foison nous-mêmes par l'organisation des festivals d'une part, par la célébration de fêtes sacrificatoires de l'autre mais nous arrangeons aussi notre vie domestique avec agrément ce qui nous rend joyeux et chasse le chagrin.»¹ Aussi un pamphlétaire conservateur contemporain remarque-t-il ironiquement qu'à Athènes il faut célébrer plus de fêtes que dans n'importe quel État hellénique.²

Outre plus de 80 fêtes publiques annuelles, de nombreuses fêtes locales se célébraient dans les villes. Le centre de toutes ces fêtes était Athènes. La démocratie rendait la gymnastique accessible à tout le monde, au pauvre, au riche, au noble et au vilain également. Des professeurs de gymnastique et des maîtres d'escrime étaient employés aux frais de l'État.

Pseudo-Xénophon, l'écrivain conservateur de l'«État d'Athènes», remarque avec amertume que la manière de penser du démos est fort singulière. «Quant aux sacrifices, sanctuaires, fêtes et lieux sacrés, le peuple a compris que chaque homme pauvre ne peut faire de sacrifices et de banquets, ne peut avoir de sanctuaires et ne peut habiter une belle et grande ville, et c'est pourquoi il a deviné comment tout cela serait possible.» C'est l'État qui procurait les victimes et payait les frais des sacrifices. «Beaucoup de sacri-

¹ Thucydide, II. 37. (Voir: G. Schwarcz: Histoire de la Grèce avec considération spéciale de l'histoire d'Athènes et des sources de celle-ci. Athéneum, Budapest, 1900. p. 415.)

² Pseudo—Xénophon: Ath. Pol. III. 2.

fices ont été offerts aux frais de la ville', écrit-il, «mais c'est le peuple qui jouit des festins et lotit les victimes.» «Certains riches ont leurs propres gymnases, bains et cabines mais le peuple bâtit un grand nombre de gymnases, de cabines et de bains publics et la foule en profite plus que la minorité et les riches.»³ Le démos contraignait donc l'État à bâtir de nombreux gymnases, désabillairs et bains aux frais de l'État, et la populace s'amusait beaucoup mieux à ces places aux dépens de l'État que les nobles et riches.

Les fêtes se complétaient de productions artistiques, de chant, de danse et des déclamations des rhapsodes.

La fête de printemps du dieu Dionysos, qui s'est conservée jusqu'à nos jours dans notre carnaval et qui saluait la renaissance de la nature, se célébrait à Athènes au milieu de mars sous le nom des grandes Dionysies. Des chœurs, des dithyrambes relatant les souffrances de Dionysos qu'on chantait à ces occasions se développa plus tard le drame. Entre les chants et danses du chœur le poète lui-même monte en scène comme acteur et récite son discours dans ses dialogues avec le chœur.⁴ Quand, depuis Eschyle un second et plus tard un troisième acteur fut employé, une nouvelle époque commença pour la littérature dramatique puisque le développement de l'action dramatique devint possible. La tragédie qui en était née devint l'ornement suprême des Dionysiaques par sa plus grande gravité, de même que par sa solennité.

Quand l'élection des archontes fut substituée en 487 par le tirage au sort et la démocratie fut fortifiée, les Dionysiaques furent enrôlées parmi les fêtes publiques.⁵

La comédie, de même que la tragédie, se développa des dionysiaques, du carnaval athénien, et servait d'occasion pour se moquer des faiblesses de la bourgeoisie.

L'abondance des œuvres poétiques et musicales produites annuellement, dont la source semblait être intarissable, est étonnante. Trois chorèges émulaient chaque année aux grandes Dionysies, chacun avec 3 nouvelles tragédies et un drame satyrique pour prix. Eschyle (d'Eleusis, 525—456) puisait encore le sujet de ses drames dans les mythes du passé nébuleux dont les figures provenaient d'un monde supérieur, lointain de nous. Extérieurement la tragédie était encore la représentation des chœurs des grandes dionysiaques. Le peuple honorait le génie extraordinaire d'Eschyle par la représentation de ses pièces après sa mort à certaines fêtes: mais en règle générale les chœurs devaient chanter des œuvres nouvelles aux concours.

Pendant les cent ans écoulés depuis la réforme constitutionnelle de Clistène (507) jusqu'à la chute d'Athènes (405), c'est-à-dire jusqu'à la mort de Sophocle et d'Euripide (406) 900 tragédies, 300 drames satyriques et 4000 dithyrambes furent écrits. Il faut y ajouter les centaines de pièces qu'on écrivit

³ Pseudo—Xénophon: Ath. Pol. II. 9. 10.

⁴ E. Meyer: Geschichte des Alterthums. (J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger. G. M. B. H. Stuttgart u. Berlin, 1901.) vol. IV. chap. III—IV.; J. Beloch: Griechische Geschichte. (Verlag von Karl J. Trübner, Strassburg, 1893.) Vol. I. p. 572.

⁵ E. Meyer: op. c. IV. p. 91.

pour les fêtes de vendange, les *Lénéennes*. Un quart de ce grand nombre d'oeuvres fut composé par Eschyle, Sophocle et Euripide. Pour rendre tout cela possible, l'État eut recours à toute la bourgeoisie libre.

Les riches (et les *metoikos* aussi) comme les choréges furent obligés d'avoir soin de l'organisation, de l'enseignement et de l'entretien des chœurs. On peut estimer à 1—2000 le nombre des danseurs et des chanteurs des chœurs qui figuraient annuellement. Si l'on tient compte des acteurs, des figurants, des maîtres des masques et de décors etc., on comprendra que ces productions poétiques et musicales attiraient une grande partie de la population dans leur sphère d'intérêts.

L'entraînement de toute la population dans le monde de la poésie et de la musique faisait partie de l'éducation athénienne.

Outre les exercices physiques on apprenait les vieilles chansons à l'école des *citharistes*, chez les précepteurs on étudiait Homère et les rhapsodes. Presque tous les Athéniens, jusqu'aux vendeurs de saucisses des rues pour ainsi dire, savaient lire et écrire.⁶

La poésie et la musique étaient ainsi dans le cercle de l'intérêt public. Elles occupaient non seulement les milieux riches et lettrés, mais aussi les grandes masses du peuple. Les allusions à la littérature, les parodies et les railleries politiques n'avaient de sens que si elles étaient comprises par les auditeurs au nombre de 20 000—30 000.

Cette atmosphère artistique n'imprégnait et ne fécondait la vie publique nulle part tellement et si généralement qu'à Athènes qui devait en même temps supporter de grandes luttes dans la politique intérieure et qui devait concentrer toutes ses forces pour pouvoir supporter les crises de la politique extérieure et les souffrances et misères d'une longue guerre qui entraînait tout le monde hellénique.

Le commerce de toute la Méditerranée était concentré ici. Les trésors de la nature et les oeuvres de travail humain, de l'application, de l'art et du goût raffiné étaient accumulés ici. C'est ici que tous les mouvements, tâtonnements, toutes les questions et toutes les réponses qui naissaient de l'esprit humain se donnaient la parole. Celui qui voulait devenir quelqu'un en Hellade, devait obtenir l'approbation du public athénien. On voulait connaître ses drames partout et l'influence culturelle d'Athènes s'étendait sur tout le monde hellénique.⁷

S'il est vrai que les artistes, poètes, sophistes, philosophes assemblés ici n'étaient pas tous athéniens, ils venaient ici tout de même car c'est ici qu'ils trouvaient le mieux le milieu, l'influence réciproque, les conditions favorables à leur développement sans lesquels les sciences et les arts ne peuvent mener qu'une vie végétative dans une ville si libérale qu'elle soit.⁸

Goethe discute d'une manière remarquable l'influence du milieu culturel sur le développement des génies lorsqu'il examine le niveau culturel relativement arriéré de l'Allemagne en comparaison avec celui de la France et en particulier celui de Paris.⁹

⁶ E. Meyer: op. c. IV. p. 97.

⁷ E. Meyer: op. c. IV. 98.

⁸ Goethes Gespräche mit Echermann. (Aufbau-Verlag, Berlin, 1955.) p. 325.

⁹ »Ihnen in Ihrer Heide, ist es freilich nicht so leicht geworden, und auch wir ändern im mittleren Deutschland haben unser bisschen Weisheit schwer genug erkaufen müssen. Denn wir führen doch im Grunde alle ein isoliertes, armseliges

La vie des hommes passait, pour la plupart, en public, sur la place publique au gymnase, dans les diverses actions de la vie sociale. Sans doute l'intense activité commerciale et spirituelle rapprochait-elle les différentes classes sociales l'une de l'autre. Malgré le plus grand prestige du bourgeois de haut rang ou riche, le simple bourgeois pauvre sentait au moins qu'il avait les mêmes droits.

Tandis que la vie publique d'Athènes semblait être organisée expressément pour développer les facultés corporelles et spirituelles de l'homme, la condition sociale de la femme, en comparaison avec celle de l'homme, était défavorable. Comme l'instrument de la reproduction et le factotum du ménage, la femme jouait un rôle tout au plus à certaines fêtes religieuses. Mais nous croyons que Meyer exagère quand il dit: »für die Gesellschaft der Demokratie existiert die Frau so wenig, wie gegenwärtig im Bereich des Islams.«¹⁰

Croiset voit la condition de la femme sous un autre aspect: »La femme est beaucoup plus souvent qu'on ne croit, l'associée et l'amie de son mari.«¹¹ Les filles reçoivent de l'héritage et quand elles se marient, leur héritage leur assure une place honorable dans la famille. Elles élèvent les enfants avec un amour intelligent. Les deux différents systèmes d'éducation dont l'un est basé sur la crainte, l'autre sur l'amour des enfants sont d'origine athénienne. Le père athénien était plutôt disposé au second. »Peut-être était-il trop, parfois, le camarade de son fils; mais assurément, il ne péchait pas par excès de dureté.«¹²

Dans le domaine de la vie spirituelle, bien entendu, les femmes ne jouaient pas un grand rôle. Même Périclès de Thucydide leur dit: »votre gloire est si vous tâchez de bien remplir le rôle qui vous est destiné par votre sexe et si vous vivez de façon que parmi les hommes on parle de vous

Leben! Aus dem eigentlichen Volke kommt uns sehr wenig Kultur entgegen, und unsere sämtlichen Talente und guten Köpfe sind über ganz Deutschland ausgesät... Nun aber denken Sie sich eine Stadt wie Paris, wo die vorzüglichsten Köpfe eines grossen Reiches auf einem einzigen Fleck beisammen sind und in täglichem Verkehr, Kampf und Wetteifer sich gegenseitig belehren und steigern, wo das Beste aus allen Reichen der Natur und Kunst des ganzen Erdbodens der täglichen Anschauung offen steht; diese Weltstadt denken Sie sich, wo jeder Gang über eine Brücke oder einen Platz an eine grosse Vergangenheit erinnert, und wo an jeder Strassenecke ein Stück Geschichte sich entwickelt hat! Und zu diesem allen denken Sie sich nicht das Paris einer dumpfen, geistlosen Zeit, sondern das Paris des neunzehnten Jahrhunderts, in welchem seit drei Menschenaltern durch Männer wie Molière, Voltaire, Diderot und ihresgleichen eine solche Fülle von Geist in Kurs gesetzt ist, wie sie sich auf der ganzen Erde auf einem einzigen Fleck nicht zum zweiten Male findet, und Sie werden begreifen, das ein guter Kopf wie Ampère, in solcher Fülle aufgewachsen, in seinem vierundzwanzigsten Jahre wohl etwas sein kann... Wir Deutschen sind von gestern. Wir haben zwar seit einem Jahrhundert ganz tüchtig kultiviert; allein es können noch ein paar Jahrhunderte hingehen, ehe bei unseren Landsleuten so viel Geist und höhere Kultur eindringe und allgemein werde, dass sie gleich den Griechen der Schönheit huldigen, dass sie sich für ein hübsches Lied begeistern, und dass man von ihnen wird sagen können, es sei lange her, dass sie Barbaren gewesen.« — Goethes Gespräche mit Eckermann. pp. 323—324. et p. 327.

¹⁰ E. Meyer: op. cit. IV. p. 100—101.

¹¹ A. Croiset: Les démocraties antiques (Ernst Flammarion, Paris, 1909.) p. 154.

¹² A. Croiset: op. cit. 135.

aussi peu que possible soit en termes élogieux, soit en termes réprouvants.¹³ L'éducation des femmes, paraît-il, était inférieure à celle des hommes, ce qui ne manquait pas de montrer son mauvais côté. Il arrivait que l'homme cherchait, autre part et sous une autre forme le contentement spirituel et l'harmonie mentale qu'il ne trouvait pas à la maison.

En outre il ne faut pas oublier le sens esthétique extrêmement développé et pas encore déformé par la fausse pudeur hypocrite avec lequel les Hellènes admiraient aussi la beauté du corps de l'homme.¹⁴

Si l'homme ne trouvait pas la femme lettrée spirituelle à la maison, il la cherchait dans l'hétaïre. Quant à l'accusation de Schwarcz, de Beloch et d'autres qui condamnent la moralité des Athéniens tout en affirmant qu'on aurait été trop indulgent envers les hétaires, nous sommes du même avis que Croiset.¹⁵ Sa remarque est très juste que la moralité des peuples chrétiens peut être, à cet égard, théorétiquement différente de celle du monde antique, mais il ne faut pas croire que la différence soit aussi grande en pratique.

C'est Euripide qui, le premier, reconnut la femme comme facteur social, et dans ses drames il s'occupe de leur condition pitoyable. Mais son analyse de l'âme féminine fut accueillie avec une grande antipathie. La comédie l'attaquait, et l'opinion publique le considérait gynécophobe. Et cependant, il n'était qu'un révélateur prophétique de cette tendance critique générale qui censurait toutes les institutions existantes et qui demandait une autre sorte d'éducation et des chances plus riches, des possibilités plus variées pour la femme.

A Athènes, qui était devenue un grand empire, la vie politique de même que la religion, la littérature, l'art et la science, sentait l'effet des influences qui venaient de toutes parts.

Il est caractéristique que l'enseignement servait toujours les idéaux de l'ancienne époque, malgré le fait qu'à côté des nouveaux aristocrates et riches la bourgeoisie et le peuple pauvre avait pris de l'ascendant dans la vie publique. Exercice physique, service militaire, danse, chant, musique, poésie, écriture et lecture étaient les éléments de l'éducation publique. Le jeune homme athénien acquérait ses connaissances des affaires publiques dans la pratique et c'est de son père ou de son maître qu'il apprenait les finesses de son métier. La grande masse du peuple croyait encore fidèlement au dieu de ses ancêtres, et les cultes mystiques de sa religion tenaient son âme encore dans leur pouvoir. Diagoras de Mélos fut banni de tout le territoire de l'empire, parce qu'il niait l'existence des dieux.

Entre la conception du monde de l'Athènes de 460 et celle de l'Ionie éclairée qui n'avait cependant pas encore une vie publique organisée en État, il y avait encore un grand contraste. Or, lorsque la nouvelle se répandit

¹³ Thucydide, II. 45.

¹⁴ »Que les Athéniens, comme tous les Grecs, fussent gouvernés par la beauté plus que par l'impératif catégorique, c'est ce que nous avons déjà dit; mais il n'en résulte pas qu'ils fussent adonnés à une sensualité grossière capable d'affaiblir en eux le ressort de l'action noble: c'est ce qu'il importe de bien comprendre.« A. Croiset: op. c. p. 143.)

¹⁵ »On ne doit pas juger ces mœurs selon nos idées modernes, ni en tirer des conséquences absolues relativement à la moralité générale de l'Athénien, au sens large du mot.« (A. Croiset: op cit. 143.)

d'étranges doctrines qui venaient de l'étranger lointain, d'Ionie et d'Italie, doctrines qui expliquaient les choses de la terre et du ciel différemment des anciennes traditions, on écoutait les maîtres de ces vérités avec une peur mêlée de curiosité et d'étonnement mais sans les comprendre. Anaxagore de Clazomènes, établi à Athènes en 460, bien qu'il y enseignât pendant 30 ans, n'était pas compris en dehors du cercle de ses disciples et de ses amis. La masse du peuple ne le comprenait ni ne l'estimait. Enfin il fut obligé de s'enfuir d'Athènes en 432, car, à cause de ses conceptions des sciences naturelles avec lesquelles il expliquait les phénomènes du ciel sur la base de théories rationnelles, il fut accusé et condamné à mort.¹⁶

Quoiqu' Athènes comme »la ville la plus pieuse de l'Hellade«,¹⁷ protestât contre la nouvelle conception du monde, elle ne pouvait pas se retrancher hermétiquement du doute et de la critique. Surtout depuis que la domination de la démocratie radicale sur le terrain de la vie publique et politique avait établi la discussion libre et éduquait l'esprit des gens dans l'exercice de la vie publique, l'esprit exercé aux ripostes transférait la méthode du doute, de la critique, du raisonnement et de la logique saine, méthode bien réussie dans la vie politique, sur d'autres terrains de l'esprit humain.

Au lieu des miracles et des causes surnaturelles on cherche les causes rationnelles. Leurs drames et leurs oeuvres de beaux arts voient le problème humain aussi dans les exploits des héros mythiques. La question des lumières et celle de l'attachement aux anciennes traditions se lient, bien entendu, avec des questions politiques et des questions de pouvoir.

Contre la démocratie qui prétendait avoir réalisé la meilleure, la plus juste forme d'État ne cessaient point les machinations secrètes de la part de ceux qu'elle avait déplacés de leur positions de pouvoir. Dans les milieux aristocratiques on commençait à considérer sérieusement la question si eux, les antagonistes de l'ordre établi, ils devaient lutter pour cet État et s'il n'était pas plutôt leur droit, et même leur devoir, de s'allier même avec les ennemis de l'État afin de changer la constitution.¹⁸

Outre la lutte politique, des questions éthiques et religieuses qui avaient semblé être résolues définitivement, furent soumises encore une fois à l'analyse de l'esprit critique.¹⁹

Sophocle se plaint de ce que les impies et les inférieurs vivent bien tandis que les braves et les nobles souffrent. Cependant les dieux devraient récompenser les pieux et punir les méchants en public. Y a-t-il une justice, vaut-il la peine d'être honnête, quand le rusé sans scrupules et l'égoïste triomphent? Est-ce qu'il est sensé qu'on subordonne ses intérêts aux lois morales? Est-il vrai que la moralité et la loi sont des normes éternelles? Elles sont partout différentes-dit Hérodote — et tout le monde considère que les siennes propres sont bonnes.²⁰

On sait que le jeune Alcibiade a demandé à son tuteur Périclès ce que c'est que la loi. A la réponse que la loi est ce que le législateur déclare

¹⁶ Comparez: Schwarcz op. c.: p. 452. — Plutarchos Per 32. Laertios Diogenes, Anaxagoras.; — Schwarcz: Die Demokratie von Athen.; E. Zeller: Grundriss der Geschichte der griechischen Philosophie. Leipzig, 1928.

¹⁷ G. Schwartz: Histoire de la Grèce... p. 461.

¹⁸ E. Meyer: op. c. IV. p. 111.

¹⁹ Sophocle: 103. fragment.

²⁰ Hérodote: III. 38.



loi, il démontra qu'une telle loi dans la monarchie, dans l'aristocratie ou dans la démocratie n'est autre chose que l'arbitraire du législateur, la pression du plus fort imposée au plus faible qui dépend de lui, et que, par conséquent, la loi et la violence ne diffèrent en rien.²¹

Les doutes religieux sont encore plus considérables. Les dieux demandent aux hommes l'observation rigoureuse des lois morales et ils punissent sans merci les mécontents: mais eux-mêmes, ils n'agissent pas selon les lois morales et jouent seulement avec les hommes, en leur enviant leur bonheur éventuel. »Les hommes ne sont que des ombres et des visions.«²² Celui qui désire une longue vie est un sot, dit le Sophocle monagénnaire et Aristote a raison en disant que le sort le plus heureux, c'est de ne point naître, et si l'on est déjà né, de mourir immédiatement après la naissance. Ce que Diagoras de Mélos déclarait ouvertement, que des dieux immoraux et injustes ne sont point des dieux, était le principe de beaucoup de gens et ils agissaient conformément. Euripide aussi dit: »Des dieux qui font du mal ne sont point des dieux.«²³ Et s'il n'y a pas de dieux, ou même s'il y en a, mais ils sont capricieux, injustes ou impuissants, l'homme ne peut s'appuyer dans cette vie que sur lui-même, sur sa propre force et son intelligence.

L'homme sensé doit connaître des forces réelles d'importance capitale dans la vie, et si, enrichi d'expériences, il agit conformément il peut même obtenir le bonheur pour lui-même. Obtenir le bonheur en luttant avec ses propres forces, c'est le plus sublime que l'homme puisse atteindre.

L'ancienne conception générale, selon laquelle les hommes de haute naissance seraient eo ipso plus sages et à tout égard meilleurs par leur naissance même que le peuple, fut substituée par le principe d'égalité de la démocratie qui assure à chacun libre terrain de succès et des droits égaux (du moins pour les hommes libres).

Les plus grandes oeuvres de l'Athènes de l'époque de Périclès — quand elle était au sommet de son pouvoir et de sa force vitale — sont: l'organisation démocratique de l'État, l'art de Phidias et les oeuvres d'arts immortelles créés sous sa direction, les drames de Sophocle et les oeuvres historiques d'Hérodote.²⁴ Ephialte est décidément un démocrate radical, Périclès est plus modéré. Sa démocratie est une forme d'État fort développée.²⁵ un phénomène très progressif à son époque. »Notre système social est appelé démocratie,« dit Périclès, »car il tient compte non pas des intérêts de la minorité, mais de la majorité.«²⁶ Mais nous ne devons pas surestimer la démocratie de l'ancienne Grèce, puisque c'est une démocratie esclavagiste, et les principes du gouvernement par le peuple, bien entendu, ne peuvent pas se réaliser. Pensons seulement à ce qu'un sixième à peu près de toute la population jouissait des droits civiques entiers, car même parmi les libres, qui ne constituaient à peu près qu'un tiers de toute la population, les femmes étaient exclues de l'avantage des droits civiques. Les metoikos étaient

²¹ Xen.: Memorab. I. 2, 40.

²² Sophocle: Aias, 129.

²³ Comparez: Les drames d'Euripide. Traduction de Jean Csengeri. Edition: Magyar Tudományos Akadémia, Budapest, 1911—15. Tome. I. p. 18.

²⁴ E. Meyer: op. cit. IV. pp. 123—124.

²⁵ Engels: Sur l'origine de la famille, de la propriété privée, et de l'État. Marx—Engels: Oeuvres choisies. Vol. 2. Éd.: Szikra. Budapest, 1949. p. 269.

²⁶ Thucydide, II. 37.

également privés de leurs droits civiques. Le but de la démocratie antique n'est point la libération, mais l'expansion, le désir de s'acquérir et d'exploiter le plus possible de sujets. Néanmoins le comble de la prospérité intérieure de la Grèce coïncide avec l'époque de Périclès, le comble de sa prospérité extérieure coïncide avec l'époque d'Alexandre.²⁷

Agnès Heller expose très clairement combien cette «prospérité» était déjà chargée de contradictions intérieures d'une part à cause de son caractère esclavagiste d'autre part parce qu'en conséquence de la grandeur et de la richesse d'Athènes une différenciation pécuniaire avait commencé entre ses citoyens qui n'existait point encore au début la démocratie et ainsi à côté de la différence de naissance se développèrent aussi la différence pécuniaire et la classe des riches et celle des pauvres.²⁸

Le drame moderne, surtout celui de Shakespeare, partait du désir d'amuser le peuple. Le drame antique constituait le comble d'une fête religieuse populaire et il garda ce caractère aussi plus tard. Le poète devait éduquer ses auditeurs surtout dans le sens religieux et moral. C'est pourquoi dans ses poètes le peuple voyait ses instructeurs consacrés par les dieux et inspirés par les muses.²⁹ Il ne semblait pas influencer le caractère de la fête la circonstance que les dialogues des acteurs entre les choeurs devenaient de plus en plus longs, et que, plus tard, Sophocle employait un troisième acteur. Eschyle formait le drame avec des personnages vivants et une action unique et cohérente des récits des acteurs qui servaient d'introduction aux choeurs et aux danses.

Les rayons chauds de l'aube de l'époque démocratique doraient, pénétraient et fécondaient la jeunesse de *Sophocle*. Il naquit à Colone le fils d'un homme riche.³⁰ C'est pendant sa jeunesse qu'a lieu la grande lutte d'importance mondiale entre le monde hellénique et le monde barbare, qui finit par la victoire de l'Hellade où Athènes joue un rôle décisif et glorieux, victoire qui met Athènes en tête de tout le monde hellénique et qui lui donne sa position de puissance mondiale. Sophocle lui-même prend part à toutes ces luttes, au champ de bataille ainsi que dans l'arène de la vie politique. Il prend part plus tard aux énormes efforts avec lesquels Athènes lutte pour maintenir sa position de puissance.

En 468 Sophocle remporte le premier prix devant Eschyle et jusqu'à sa mort en 406, à l'âge de 90 ans, il reste le favori du peuple athénien. Il gagne le prix aux grandes dionysiaques 18 fois. Dans ses drames il exprime les idéaux de son époque avec l'art d'un maître. Mais ses héros ne sont plus les héros d'Eschyle, mais des humains. Cependant ce ne sont pas des hommes luttant dans la vie quotidienne, mais des types artistiquement stylisés, sans individualité, tout comme les chefs-d'oeuvre de la plastique de son époque. Il est le favori des muses qui ne méprise point les plaisirs de la vie, mais qui n'oublie pas pourtant l'inconstance de la fortune. Comme Eschyle, il croit fermement aux dieux.

Hérodote (né à l'époque des guerres perses à Halicarnasse) à l'âge adulte s'attache tout entier à Athènes, car dans sa domination sur les alliés

²⁷ Les oeuvres de Marx et d'Engels, vol. I. p. 194. en russe.

²⁸ Comparez: Agnès Heller: Histoire de la philosophie. Manuscrit, Budapest, 1957.

²⁹ E. Meyer: op. cit. IV. p. 184.

³⁰ E. Meyer: op. cit. IV. p. 124.

il ne voit pas de violence ou d'égoïsme, mais le bien des États sujets et la nécessité historique, puisque c'était la seule garantie de l'indépendance en face de la Perse.

La force vitale de la démocratie qui distinguait cette forme d'État de toutes les autres et son idéal libéral l'attiraient. Il rendait compte de ses expériences recueillies dans ses grands voyages surtout à l'occasion des fêtes où il tenait des discours. C'est à Athènes qu'il avait le plus grand succès où sa parole était particulièrement appréciée. Lorsque rentré de son voyage en Asie et en Afrique il écrit sa grandiose oeuvre historique dans laquelle il justifiait la légitimité de la puissance mondiale d'Athènes, le peuple d'Athènes, probablement à la proposition d'Anytos, lui fit accorder un don de lo talents.

Hérodote et Sophocle, de vues similaires, proclament la puissance des dieux et l'impuissance des hommes pour qui il ne reste autre chose que se résigner à la volonté des dieux qui envient le bonheur des hommes et ne les laissent pas vivre tranquilles et heureux. »Les héros de Sophocle voient, tout comme lui-même, les injustices du régime, souvent même ils se révoltent contre lui sciemment, mais ne voient pas d'issue, ils ne sont pas conscients du but.«³¹

Tant que la croyance aux dieux est ferme, elle réconcilie tant bien que mal toutes les contradictions relatives au dieux, au monde qui nous entoure et au sort humain. Mais si le doute se prend à la foi, toute illusion se disperse, les masques des dieux présumés tombent et ils restent là, ou bien comme eux-mêmes aussi impuissants esclaves du destin, ou bien l'invention de l'imagination superstitieuse, ou même des croque-mitaines des spéculateurs rusés avec lesquels on peut tenir les masses en bride. Beaucoup deviennent athées dans leurs âmes; tandis que les âmes religieuses cherchent le confort dans la notion générale de la divinité. Au lieu de l'expression »dieux« on emploie de plus en plus fréquemment les expressions »puissance divine«, »divinité.«³² Non seulement des problèmes religieux et des conflits de conscience, (qui en résultent), surgissent, mais les fondements mêmes de l'ancien ordre moral chancellent.

Or, les dieux grecs avaient cause perdue devant le tribunal des lois morales, c'est-à-dire devant le tribunal de la conscience humaine, et leur chute était inévitable.

Au milieu de cette crise incontestable les notions du bon et du mal s'obscurcissaient. Ce que la religion prescrivait se révélait souvent comme l'obstacle du développement de la morale véritable.

C'est ainsi qu'à côté de l'ancienne conception religieuse du monde représentée par Sophocle, se développa le nouveau monde du doute et de la critique qui attaquait et même raillait l'ancienne conception. Et cet esprit critique qui, par le scepticisme de l'individu, rend la conviction subjective des individus la mesure de sa conception du monde est caractérisée par ce qu'il assure relativement libre possibilité de succès à l'individu dans le domaine spirituel et morale.

Outre les conflits politiques et économiques affectant toute la société et même le monde hellène tout entier, de nouveaux conflits idéologiques nais-

³¹ Robert Falus: Sophocle. (Ed.: Művelt Nép, Budapest, 1954. p. 164.)

³² E. Meyer: op. c. IV. p. 132.

sent qui divisent encore la société. Parmi les aristocrates de même que parmi les démocrates, parmi les hommes de haute naissance et parmi ceux d'origine humble on peut trouver des croyants et des incroyants. Le consensus des éclairés ne se manifestait que dans le fait qu'ils étaient unanimes à rejeter la tradition, et à combattre ceux qui tenaient encore aux anciens préjugés. Sur les ruines de l'ancienne conception du monde une nouvelle conception uniforme n'était pas encore formée. De toutes parts surgissaient de nouveaux problèmes, mais seulement des problèmes irrésolus qui demandaient une explication. Il n'est que très naturel que l'on cherche la réponse aux problèmes. Et puisqu'on est désillusionné du passé, on a recours aux prophètes ambulants ayant la réputation d'être de grands savants qui proclament la nouvelle vérité dans les différentes parties du monde hellénique et qui affluent à Athènes, le centre politique, économique et spirituel de ce monde.

Ils viennent de l'étranger avec des idées nouvelles, et pourtant on ne peut pas dire que la nouvelle civilisation d'Athènes qui s'en forme viendrait de l'étranger. Les nouvelles idées nées autre part à l'étranger, mais dans des circonstances analogues, trouvaient un sol si fertile dans la vie sociale, économique, politique et culturelle d'Athènes et là elles prenaient un caractère si singulier, grâce aux influences mutuelles que les traits les plus caractéristiques provenaient tout de même d'Athènes. C'est par elle que ces idées devinrent si importantes dans l'histoire universelle.³³

Les nouvelles idées qui venaient à Athènes de toutes les parties du monde n'étaient point du tout bien accueillies ici.

Dans la Grèce asiatique où était le berceau de la science, on était plus éclairé qu'à Athènes qui fièrement, et non sans raison, s'appelait la ville la plus dévote en Hellade. Surtout pour la foule athénienne, les dieux restaient encore longtemps des puissances vivantes et réelles. Le subjectivisme et le scepticisme, inhérents à la nouvelle conception du monde choquaient le *démós* athénien et on exigeait des hommes dirigeants de s'attacher à la vieille religion. On ne prenait pas en mal si l'on s'occupait des problèmes communs, et même on aimait qu'on en parlât sur la scène, mais on exigeait que la chose juste fût victorieuse. L'occupation des nouvelles idées était considérée comme un excellent jeu d'esprit. »Nous recherchons le beau«, dit le Périclès de Thucydide, »sans gaspillage et les connaissances sans relâche.«³⁴ Ainsi les aristocrates et le peuple, les conservateurs et les démocrates, étaient également saturés des nouvelles idées et de la nouvelle conception du monde.

Le grand prophète des nouvelles idées, *Euripide* (480—406) qu'Aristote appelle »le plus tragique«, prêche la responsabilité pour nos actions, l'égalité parmi les hommes et la supériorité du travail intellectuel.^{35, 36} Il déclare que la valeur de l'homme dépend de sa moralité; ainsi le plébéien qui gagne son pain avec un travail pénible, la femme, l'esclave peuvent être à

³³ E. Meyer: op. c. IV. p. 149.

³⁴ Thucydide: II. 40. p.

³⁵ »Sophocles describes the just man as an equal among equals, and Euripides speaks of equality as the only permanent and lasting relation between men as well as cities.« (J. Walter Jones: The law and legal theory of the Greeks. Clarendon Press, Oxford, 1956. p. 18.)

³⁶ Les drames d'Euripide. Traduction de J. Csengeri. Tome I. p. 21.

un niveau moral et intellectuel plus élevé que l'aristocrate, l'homme, ou le libre. Il voit avec haine le pouvoir moderne de la richesse qui règne sur les hommes dans la vie en élevant à la surface des hommes riches, mais vils et bornés et assure plus de succès que la noblesse, la grandeur d'âme, l'excellence personnelle et l'intelligence. Celui mérite-seulement l'estime des hommes qui est capable d'accroître ses connaissances, de développer son intelligence et sait les employer dans la vie.

Pas seulement Euripide, mais tout le monde à Athènes qui prétend être instruit, dit que la plus importante faculté de l'homme est la sagesse et la *juste connaissance*.³⁷ Mais justement parce que le savoir donnait de la supériorité, il provoquait aussi de l'envie et même souvent de la haine légitime, parce qu'il arrive souvent que des gens excellents par leur esprit et leur savoir abusent de leur supériorité intellectuelle et s'en servent pour masquer leurs actions immorales, violentes et injustes. L'ironie aussi, avec laquelle les aristocrates regardent les pauvres et les plébéiens ou encore les femmes — et c'est surtout le thème préféré d'Euripide — s'explique justement par le fait et le sentiment de la supériorité comme conséquence du savoir.³⁸

«Je peux dire par expérience», dit Euripide dans les Héraclides, «que celui qui est juste, vit pour ses prochains, mais celui qui ne cherche que son propre avantage, bien qu'inutile à l'État et nuisible à ses prochains, est le plus utile à lui-même.»³⁹

Euripide, bien qu'il soit plus jeune de 15 ans que Sophocle, est séparé de celui-ci par un monde entier. «Sophocle forme les hommes comme ils devraient être; Euripide, comme ils sont en réalité», aurait dit Sophocle lui-même.⁴⁰ Avec lui, c'est le réalisme qui monte sur la scène attique. Les personnages de ses pièces ne sont plus des types, mais des personnes vivantes de l'époque. Ce sont des personnes qui ont leurs passions et leurs vices, dont les conflits qu'ils doivent mener à une bonne fin sont pris dans vie réelle. Mais tandis que Sophocle cherche la consolation aux maux de la vie dans la résignation à la volonté des dieux, cette consolation n'existe pas pour Euripide. La note fondamentale de sa poésie et le résultat final de ses sombres réflexions est un pessimisme sans espoir. La vie est futile et vaine, mais il serait tout de même lâcheté et indigne d'un homme de la jeter volontairement. Il faut persévérer, souffrir et travailler tant qu'on peut, jusqu'à ce que la paix de la mort, la non-existence, apporte la rédemption. Son pessimisme était encore augmenté par la décadence d'Athènes, les symptômes de la désorganisation sociale, de même que par les amertumes personnelles, les attaques continues, l'insuccès, la vieillesse approchant et l'influence toujours croissante des doctrines des sophistes qu'il professait pourtant lui-même aussi. Vieillard, il émigre avant l'effondrement de sa patrie, et vers l'âge de 80 ans il s'exclame dans ses dernières pièces: «Ce que nous inventons sagement, ou sur ce que nous réfléchissons à un plus haut degré que notre existence de mortels, n'est point de la sagesse. La vie est courte et celui qui se propose de grandes fins ne peut en supporter le fardeau. Seuls les fous et les dupes peuvent le faire. Tiens tes pensées à distance des hommes trop sages; ce que

³⁷ Meyer. E.: op. c. IV. p. 143.

³⁸ «Il y a peu de poètes» dit Wilamovitz, «à qui le sexe féminin devrait plus.» Voir: Les drames d'Euripide. Trad. de Csengeri, Tome I. p. 12.

³⁹ E. Meyer: op. cit. IV. p. 164.

⁴⁰ Aristote: Poét. 25.

la simple foule considère bon, je le veux suivre moi aussi.»⁴¹ Comme chaque vrai poète, il sent qu'il est le maître de son peuple, c'est à lui qu'il s'adresse dans ses drames en lui révélant les doutes de son âme. Dans ses oeuvres la femme tient déjà une place importante. Parmi les motifs de ses drames l'amour aussi joue un rôle important.⁴²

Sophocle représente encore l'élan de la libération spirituelle, des lumières, qui va croissant; auquel cependant le génie athénien qui était individualiste et esthète à un haut degré ne s'arrête point, mais va se développant dans ce sens, de sorte qu'Euripide se trouve sur la ligne de démarcation du monde nouveau naissant et du monde mourant.^{43, 44} Pour la scène il est le philosophe au double visage de Janus qui regarde le passé et le futur. Son mérite est de s'être intéressé à l'homme en premier lieu. Le sublime, il ne le trouvait pas dans les dieux et demi-dieux, mais dans l'âme humaine.⁴⁵

Les problèmes amers irrésolus qu'il posait et étalait au peuple pouvaient bien être désagréables et incommodes, mais on ne pouvait plus les supprimer.⁴⁶ Le futur était à lui et la tragédie suivit ses traces pendant tout le siècle suivant.⁴⁷ Ses pièces continuaient à être jouées tant que la scène antique existait. À l'exception d'Homère nul autre poète grec n'a exercé une influence aussi profonde que lui. Personne, pas même les sophistes, n'a tellement contribué à l'effondrement de l'ancienne conception du monde qu'Euripide. Ainsi le vieux monde périt pendant les quelques courtes décades d'une seule génération pour céder sa place au nouveau.

La comédie au V^e siècle raille, analyse et ridiculise avec une imagination débordante et un plaisir presque indomptable tous les problèmes de la politique quotidienne, la démocratie et aussi les dirigeants de la démocratie. Au IV^e siècle la politique cesse de jouer un rôle dans la comédie pour céder sa place aux discussions sur les idées générales qui sont au centre de l'intérêt public; puis l'analyse des conditions sociales, de la morale publique et de la morale privée devient le principal sujet de la comédie formant en même temps le langage attique le plus distingué, le plus fin et le plus sonore.⁴⁸

En traitant de la tragédie grecque Goethe trouve dans l'ensemble de la vie athénienne les conditions préliminaires qui rendaient possible le

⁴¹ Comparez: Euripide: Les bacchantes. 395—400. (Comparez: Les drames d'Euripide, tome I. p. 207, 387.)

⁴² Comparez: Les drames d'Euripide. Trad. de Csengeri. Tom. I.

⁴³ Comparez: Les drames d'Euripide. Trad. de Csengeri. Tom. I. p. 21.

⁴⁴ ...so werden wir noch zu sehen haben, wie ein Euripides, ein Mann der vollendeten Emancipation und in der Mitte zweier Perioden der Lebensentwicklung des Griechentums, nämlich der höchsten Blüte und des schon angefangenen Umsturzes, — wie nun dieser Euripides einerseits alle Schranken der herkömmlichen Voreingenommenheit überwindet und die vollendete Emancipation des Geistes repräsentiert und andererseits als der Mann einer früheren Generation doch an gewissen Bestimmungen der Vergangenheit festhält. Wie er selbst zwei Generationen durchlebt, so stellt auch seine Lebensauffassung eine Mischung alter und neuer Bedürfnisse. (Abr. Eleutheropulos: Wirtschaft und Philosophie. Ernst Hofmann et Co. Berlin, 1900. p. 139.)

⁴⁵ Les drames d'Euripide. Traduites par Csengeri Tom. I. p. 26.

⁴⁶ E. Meyer: op. cit. IV. p. 161.

⁴⁷ J. Beloch: op. cit. IV. p. 575.

⁴⁸ A. Croiset: op. cit. p. 166.

développement de tant de génies variés pendant un temps si court et la création de tant de chefs-d'oeuvre d'une perfection admirable.⁴⁹

Mais ceci n'explique pas pourquoi tout le peuple grec n'était pas également représentant de cette civilisation; pourquoi chacun des États grecs n'était pas un sol également propice au développement de cette civilisation; quelle était la raison de ce que même les idées nées à l'étranger, aux périphéries du monde hellénique, et leurs prophètes tous accouraient justement à Athènes; pourquoi justement Athènes était alors le sol le plus favorable à la prospérité et à la récolte abondante de la vie culturelle de l'humanité? Pourquoi justement le peuple d'Athènes était le »Resonanzboden« qui donnait l'écho le plus favorable et le plus sonore, dans lequel chaque nouveau problème associé, combiné, complété, enrichi avec des problèmes semblables avait reçu une nouvelle forme et d'où il était parti pour son voyage autour du monde? Il est bien vrai que le caractère des manifestations magnifiques du génie hellénique était au fond indépendant des personnes qui l'avaient formé; mais la réponse que ce génie appartenait en propre à ces temps-là et à toute la nation, n'est pas encore satisfaisante. Il est autrement impossible de comprendre ce cas unique de l'histoire de l'humanité, puisqu'il en faut chercher les conditions préliminaires outre les conditions données de l'époque et la disposition exceptionnelle du peuple hellénique à l'évolution culturelle, dans la vie économique, politique et sociale d'Athènes, dans ses activités variées, dans sa constitution libre qui rendait possible aussi l'initiative et le succès individuels, dans la lutte incessante des idéologies, et des intérêts de classe les plus divers.

II.

A cause de l'antagonisme intérieur ce ne fut pas Athènes qui créa les premières pousses de la philosophie; elles apparurent en Ionie, parmi les Hellènes de l'Asie Mineure qui, séparés de leur patrie par les mers, s'orientalisaient graduellement de plus en plus en âme, dans les coutumes, dans leur manière de penser, et dans leur idées morales et religieuses.

Le trait principal de la mentalité grecque est l'universalisme, la conception des phénomènes séparés comme des parties d'un grand tout et leur réunion théorique.

⁴⁹ »...ich wiederhole: es kommt darauf an dass in einer Nation viel Geist und tüchtige Bildung in Kurs sei, wenn ein Talent sich schnell und freudig entwickeln soll. Wir bewundern die Tragödien der alten Griechen; allein recht besehen, sollten wir mehr die Zeit und die Nation bewundern, in der sie möglich waren, als die einzelnen Verfasser. Denn wenn auch diese Stücke unter sich ein wenig verschieden, und wenn auch der eine dieser Poeten ein wenig grösser und vollendeter erscheint als der andere, so trägt doch, im grossen und ganzen betrachtet, alles nur einen einzigen, durchgehenden Charakter. Dies ist der Charakter des Grossartigen, des Tüchtigen, des Gesunden, des Menschlich-Vollendeten, der hohen Lebensweisheit, der erhabenen Denkungsweise, der rein-kräftigen Anschauung, und welche Eigenschaften man noch sonst aufzählen könnte. Finden sich nun aber alle diese Eigenschaften nicht bloss in den auf uns gekommenen dramatischen, sondern auch in den lyrischen und epischen Werken; finden wir sie ferner bei den Philosophen, Rhetoren und Geschichtsschreibern, und in gleich hohem Grade in den auf uns gekommenen Werken der bildenden Kunst: so muss man sich wohl überzeugen, dass solche Eigenschaften nicht bloss einzelnen Personen anhafteten, sondern dass sie der Nation und der ganzen Zeit angehörten und in ihr in Kurs waren.« — Goethes Gespräche mit Eckermann. p. 323—324.

Quand le désir de connaître cherche le rapport des phénomènes isolés et tâche de concevoir le monde comme un phénomène unique, la philosophie prend naissance.

Les vagues de ces manifestations supérieures qui partent des périphéries du monde hellénique atteignent Athènes à la longue. Lorsqu' en conséquence des conditions de politique intérieure et de politique extérieure et en conséquence de toute la vie économique, politique et culturelle le sol est devenu fertile là aussi pour la compréhension et le développement des analyses fines, Athènes devient un véritable foyer des mouvements artistiques, scientifiques, moraux, religieux et politiques du monde entier contemporain.

Mais la condition préliminaire la plus importante de ce qu'elle put le devenir, était l'influence mutuelle fécondante des discussions publiques, conséquences de la constitution démocratique et de la pratique de tout critiquer.

Les problèmes scientifiques naissent d'abord de la nécessité pratique. Toutes les professions qui demandent l'appropriation d'un certain complexe de connaissances déjà existant, descendaient de père en fils, de maître en disciple et ces derniers tâchaient de pénétrer dans le monde inconnu de la nature tout en profitant de leurs propres expériences et observations et leurs nouvelles idées développées sur cette base.

Nous voyons l'importance des physiciens ioniens en ce qu'il tâchaient de se former un tableau unique de la nature par l'observation des phénomènes naturels ayant recours au moindre nombre de principes possible.

La science ne peut progresser que là où le savant peut se présenter devant le tribunal du contrôle et de la critique sélective du public. C'est ce qui rend la discussion publique possible. La discussion se fait d'abord dans le cercle des initiés seulement, mais finalement elle entraîne tout le public. L'action scientifique et le progrès ne sont possibles que dans la lutte acharnée des convictions scientifiques antagonistes.

Les Ioniens efféminés qui ne s'occupaient que des biens temporels et des plaisirs charnels, affaiblis encore par leur troubles internes sociaux et économiques, n'avaient ni la force ni la volonté de faire tête à la puissance lydienne et plus tard à la conquête perse. Aussi succombèrent-ils. Les conditions sociales étaient minées par le fait qu'en face du petit nombre de gens très riches il y avait une masse de gens sans fortune. En ce lieu aussi la guerre des démocrates et des aristocrates se déclencha.

C'est à cette situation déplorable que voulait mettre fin *Pythagore de Samos* (né autour de 580—570 avant notre ère), l'homme le plus savant de son époque au dire d'Héraclite qui entre en scène comme réformateur de morale. Il commande à ses disciples de s'abstenir du luxe et de mener une vie rigoureusement sobre et recommande la maîtrise de soi.

Il organisa ses disciples dans une véritable secte sur des bases scientifiques. On peut considérer Pythagore comme le père de la philosophie idéaliste. Malgré que ses oeuvres ne nous soient pas parvenues sans pertes, on peut y découvrir l'influence des idées mathématiques babyloniennes. Selon lui, le but suprême de la vie humaine c'est la culture des mathématiques et de la philosophie.

La base de tout l'ordre de l'univers selon lui est l'harmonie qui se manifeste dans certaines relations numériques. Il est le fondateur des

mathématiques, de l'acoustique, de la théorie de l'harmonie et de l'astronomie scientifique. A l'âge adulte il quitta sa patrie qui souffrait sous la tyrannie de Policrate et s'établit à Crotone, ville florissante à ce temps-là dans l'Italie Méridionale. La ville essuya une défaite humiliante dans sa lutte avec sa rivale, Sybaris. La dépression qui en résulta rendait les âmes très dociles aux plans de réforme morale, religieuse et politique de Pythagore.

La secte fondée par Pythagore, qui imposait une discipline rigoureuse à ses membres et qui était le centre du parti aristocratique, ne tarda pas à se répandre ailleurs et exerça une grande influence. Pythagore déclara la guerre contre la démocratie, et ses disciples, les pythagoriciens, non plus, n'enseignaient que les élus, c'est-à-dire les membres de l'aristocratie, en croyant pouvoir assurer leur domination sur les masses populaires au moyen d'une éducation supérieure. La réaction ne manquait pas, surtout lorsque les membres du parti aristocratique, isolés du peuple par leur étrange manière de vie et leurs étranges coutumes, se rallièrent dans une communauté de vie sociale et religieuse tout à fait différente et se revendiquèrent des privilèges politiques.⁵⁰ Dans sa fureur, le peuple incendia leurs lieux de rassemblement. On dit que Pythagore lui-même aurait péri avec ses adeptes à Crotone, (autour de 500 avant notre ère), quand leur lieu de rassemblement fut brûlé avec ceux qui se trouvaient dedans.⁵¹

Thalès (autour de 600) est le fondateur de la conception matérialiste du monde qui étudie des éléments de la nature. Son école de Milet, développe ses idées; *Anaximandre* peut même être considéré le précurseur de la théorie darwinienne de l'évolution, car il reconnaît que «l'homme descend d'autres êtres vivants». Thalès, étant marchand, voyageait beaucoup et il connut les éléments des mathématiques et de la géométrie à l'Est, surtout en Egypte. Il fut le premier à calculer la hauteur des pyramides de leurs ombres. Quant à ses vues concernant la nature, il est caractéristique qu'il s'oppose à la mythologie et cherche à expliquer les phénomènes de la nature avec des causes naturelles. Sa manière de voir matérialiste se manifeste bien par ce qu'à la question, quelle est, «l'archée» du monde, il prend décidément partie pour la matière, à savoir, l'eau.⁵²

Le premier manuel systématique de géométrie fut écrit par *Hippocrate de Chiros*. L'ingénieur athénien Méton, prenant l'année solaire pour la base de la chronologie au lieu de l'année lunaire, la détermine comme consistante de 365,5/19 jours. La géologie et la géographie se développent aussi considérablement par la connaissance de plus en plus complète de la terre. Cependant le progrès scientifique est le plus frappant dans le domaine de la médecine qui est encore plus le produit caractéristique et indépendant de l'esprit grec. Tandis que de la littérature médicale égyptienne qui nous est restée nous voyons que la thérapeutique égyptienne était un mélange de superstitions confuses et de pratique basée sur l'expérience seule, la médecine grecque est le résultat de la pratique et de la

⁵⁰ Selon Eleuthéropoulos, la résistance des éléments ioniques et athéniens contre l'élément dorique se manifesta dans cette opposition aussi. Voir: *Wirtschaft und Philosophie*. I. 96.

⁵¹ Th. Gomperz: *Griechische Denker*. (Vereinigung Wissenschaftlicher Verleger, Berlin u. Leipzig. 1922.) Tom. I. p. 84.

⁵² Comparez: Szigeti—Ladányi: *Histoire de la philosophie avant Marx*. Manuscrit. 1956. I-ère partie.

théorie basée sur la réflexion scientifique. Ici non plus, les médecins prodiges réputés d'être des magiciens ne manquaient pas au début et on croyait qu'ils avaient d'extraordinaires pouvoirs et un savoir surnaturel.

Pythagore avait tort lorsqu'il voulait remédier aux conditions morbides de sa patrie surtout avec des moyens moraux et qu'il cherchait le remède des maux dans la vie sobre, exempte de luxe et voulait en même temps maintenir l'effervescence intérieure, les grandes différences pécuniaires qui provoquaient des conflits de classes, et la possibilité de s'enrichir qui menait au luxe, au gaspillage, au ramolissement et à l'ostentation provocante de la richesse. Et cependant les conflits de classes étaient la question la plus urgente. Il n'était guère nécessaire de prêcher la sobriété aux pauvres ioniens, et les riches ne voulaient pas l'écouter ni renoncer aux plaisirs de la vie.

«Gagne ton pain d'abord; la vertu ne vient que quand tu as déjà de quoi vivre» dit *Phocylide*.⁵³ Les pauvres imputaient la détérioration des conditions publiques aux riches. Les aristocrates pauvres de pensées croient savoir gouverner l'État, dit *Phocylide*.⁵⁴ Bien que les adversaires de l'aristocratie ne désirent pas tous la domination des pauvres, mais prennent plutôt parti pour les classes moyennes, les partisans de la réforme veulent tout de même faire cesser la discorde et l'inégalité qui en est la cause.

Xénophane de Colophon (autour de 560—460) proclame l'unité de l'univers;⁵⁵ Ses paroles sont caractéristiques quand il dit: tout est fait de terre et redevient terre. Il accuse les milliers des classes supérieures qui, enseignés par les Lydiens, se promènent fièrement au marché, vêtus de pourpre et ruisselants d'huile parfumée.⁵⁶

Sur la base de l'égalité et de l'unité des citoyens il espère créer un meilleur régime contre quoi *Héraclite*, le porte-parole de l'aristocratie intellectuelle, s'emporte avec passion. *Xénophane* voit cette unité et cette identité réalisée dans l'unité de l'univers qui est éternel et indestructible. *Xénophane* aussi s'occupe de problèmes religieux sur une base scientifique et s'oppose à l'antropomorphisme de la croyance populaire. Les boeufs, dit-il, s'ils savaient peindre, peindraient leurs dieux comme des boeufs, de même que les nègres imaginent leur dieux être noirs, et les Thraces les imaginent comme ayant les yeux bleus et les cheveux roux.⁵⁷

La perte de l'indépendance de sa patrie le remplit de tristesse. A cause de ses doctrines égalitaires il est chassé par les aristocrates,⁵⁸ il se met en route et pendant 67 ans il erre dans le monde comme poète voyageur⁵⁹ en prêchant ses idées en forme poétique: «Où que mon esprit pénètre, tout va se fondre dans une unité», dit-il avec un certain panthéisme.⁶⁰

Après beaucoup de voyages il trouve enfin une nouvelle patrie dans l'Elée ionienne et y fonde une école.

⁵³ Comparez: *Abr. Eleutheropoulos*: op. c. Tom. I.

⁵⁴ Comparez: *Abr. Eleutheropoutos* op. c. Tom. I.

⁵⁵ *Abr. Eleutheropoulos*: op. c. Tom. I. p. 98.

⁵⁶ *Th. Gomperz*: op. c. I. p. 131.

⁵⁷ *Th. Gomperz*: op. c. I. p. 130.

⁵⁸ *Abr. Eleutheropoulos*: op. c. I. p. 102.

⁵⁹ Pour plus de détails de sa vie voir: *J. Beloch* déjà cité. I. p. 607.

⁶⁰ *Th. Gomperz*: op. c. I. p. 132.

Entre temps les choses ont bien changé dans sa patrie. Peu après son expulsion le parti démocratique a réussi à chasser le chef des aristocrates d'Ephèse, le fameux législateur Hermodore. L'ami de celui-ci, Héraclite d'Ephèse, (autour de 500), descendant de la famille distinguée des Codrides fondateurs d'Ephèse,⁶¹ qui appartenait au parti aristocratique⁶² en ce qui concerne ses idées, proteste furieusement contre le mouvement démocratique toujours plus puissant qui se fonde sur le principe de l'égalité des hommes, et prend parti pour la politique aristocratique qui part du principe de l'inégalité et en expose l'idéologie dans son oeuvre d'importance extraordinaire dans l'histoire de la pensée humaine, mais son langage est obscur et prophétique dans cette oeuvre⁶³ qu'il a déposée dans le sanctuaire d'Artémis à Ephèse. Héraclite est appelé, *mépriseur de peuple bruyant* par Timon, et un homme aux *manières arrogantes, fières et dédaigneuses* par Diogène.⁶⁴ Selon Héraclite Xénophane sait beaucoup, mais il n'y voit pas clair et n'a pas une vue d'ensemble. Il est impossible que nous tous soyons égaux. Et nous ne le sommes pas. Par la nature il y a des hommes excellents, des aristocrates et des inférieurs, la populace, la foule. Chacun doit être content de son sort et la loi doit régner. Selon lui c'est le principe des contrastes et non pas le principe de l'égalité qui règne au monde. Rien ne reste ce qu'il est, mais passe au contraire. Son interprétation du monde est presque dialectique. »Tout coule, nous ne pouvons pas entrer deux fois dans la même rivière.« Il considère le monde un mouvement éternel. »Le monde, qui est l'unité de tout, n'a pas été créé par un dieu, ni par l'homme, mais il était depuis toujours, il est et il sera comme le feu vivant qui est en train de s'enflammer et de s'éteindre régulièrement.«⁶⁵ Lenin considérerait cette déclaration comme »une très bonne expression des principes du matérialisme dialectique.« Il est vrai que c'est une dialectique naïve, car elle bâtit sur l'aspect direct du mouvement de la nature et de la société, »sur un aspect, non encore influencé par le résultat de la sociologie inexistante.«⁶⁶ Tout est ce qu'il est et en même temps le contraire de soi-même. »Ce monde n'a pas été fait par les dieux, ni par aucun homme, mais il est depuis toujours et il existera toujours.«⁶⁷ Tout est en train de naître et de cesser continuellement, et toute la nature est le changement incessant des conditions opposées où cependant ce n'est pas le hasard aveugle qui règne, mais une régularité éternelle, le *logos*.⁶⁸ Toute l'existence naît donc justement des contrastes, de l'inégalité.⁶⁹ L'égalité serait identique avec la mort. Le monde est le résultat de tensions opposées. Goethe exprime une idée

⁶¹ Abr. Eleutheropoulos: op. c. I. p. 104.

⁶² Comparez: H. Diels. Die Fragmente der Vorsokratiken. 5. Aufl. hrsg. von V. Kranz. I—III. 1934—35.

⁶³ E. Meyer. op. c. IV. p. 217.

⁶⁴ Abr. Eleutheropoulos: op. c. I. p. 104.

⁶⁵ Hérodote: fragm. 30.

⁶⁶ Comparez: Szigeti—Ladányi: op. c.

⁶⁷ Eleutheropoulos: op. c. I. p. 109.

⁶⁸ »Im kampf ums Dasein aber waltet nicht der blinde Zufall, sondern ewige Gesetze, welche der Philosoph als Logos, Zeus oder Schicksal bezeichnet; sie halten die Welt in harmonischer Ordnung zusammen.« J. Beloch: op. cit. I. p. 608.

⁶⁹ »...die Streite und die Schlachten scheinen den Menschen als Übel, der Gottheit aber sind auch diese kein Übel; denn Gott fügt alles für die Harmonie des Ganzen zusammen.« (Abr. Eleutheropoulos. op. c. I. p. 112—113.)

similaire lorsqu'il dit »Die endliche Ruhe wird nur verspürt, sobald der Pol den Pol berührt. Drum danket Gott ihr Söhne der Zeit, dass er die Pole für ewig entzweit.«

Héraclite appliquait ses vues philosophiques concernant l'univers aussi à la vie politique. *La lutte* est la base et le créateur de tout. C'est elle qui a fait les uns dieux, les autres hommes, les uns libres, les autres esclaves. L'harmonie aussi consiste dans l'ensemble des différences et des antithèses. Bien que les guerres et les luttes paraissent mauvaisés aux yeux des hommes, elles ne le sont pas devant la divinité, car elle unit tout dans une harmonie et justice où injustice n'existent que pour les hommes.

La tendance démocratique est donc, selon lui contraire à la nature, et c'est la vue aristocratique qui correspond aux lois de la nature. Selon lui, ce n'est pas la vue de Xénophane, c'est-à-dire que tout est uniforme et constant et au fond égal, qui est vrai, mais le monde des inégalités, des contrastes et des changements continuels. Selon lui, les leaders du peuple forgent des mensonges et les offrent comme des vérités, mais ils reçoivent leur punition, sinon dans cette vie, après la mort; contre ceux-là il glorifie le sort de ceux qui tombent pour la vérité ou tombent glorieusement. Mais à la vue de la gloire effective des démocrates d'Ehphèse, les aristocrates ne pouvaient guère se consoler de l'interprétation de la démocratie comme d'un phénomène contraire à la nature. Héraclite lui-même, dégoûté du monde, se retire dans la solitude d'une forêt et dans son désespoir tire la conclusion que tous les hommes sont misérables, pitoyables et qu'il n'y a rien qui ne soit éphémère et c'est encore une consolation qu'à la fin le feu détruira tout.

Héraclite a voulu justifier avec sa philosophie la vie aristocratique; cependant avec l'idée belle et fertile de la lutte des contrastes et du changement continu, les démocrates, les opprimés et les pauvres auraient pu, eux aussi, justifier leur lutte pour la liberté.

En contraste avec la vue d'Héraclite, l'excellent disciple de Xénophane, *Parménide* (né en 515) nommé le »grand« par Platon, descendant d'une famille aristocratique d'Elée, prend la défense de la conception démocratique de Xénophane. Dans son effort de résoudre le problème du monde, il essaya de libérer les doctrines de son maître des suppléments théologiques et il les résuma dans un système philosophique unifié.⁷⁰ Selon lui, il est impossible que quelque chose naisse du néant ou qu'il s'anéantisse, et par là il déclara le principe de la permanence de la substance. Quant aux antithèses, il faut nettement distinguer le monde des *phénomènes accessibles à nos sens* du monde de l'existence pure qui, dans son essence est toujours le même. Par là il fit le premier pas vers la fondation de la métaphysique scientifique. D'autre part, la diversité du monde n'est qu'une berluée décevante des sens et c'est justement pourquoi l'homme doit agir selon la raison et non pas selon ce que les sens dictent, parce que c'est le seul moyen d'atteindre la vérité et de connaître l'existence pure, car penser et être, c'est tout un. Les sens nous déçoivent et c'est pourquoi les antithèses prêchés par Héraclite ne sont que le résultat de déceptions. L'existant est substantiellement uni et égal en lui-même, et de là résultent l'unité et

⁷⁰ J. Beloch: op. c. I. p. 609.

l'égalité des citoyens aussi.⁷¹ L'influence de Parménide, surtout dans l'interprétation allégorique des mythes, se découvre aussi chez Platon.

Quand la démocratie avait triomphé enfin sur toute la ligne, les aristocrates durent bon gré, mal gré, se résigner à ce que le peuple jusqu'alà méprisé était devenu le souverain et le maître de l'Etat. Ils ne s'y résignèrent qu'à contre-cœur, en tout cas avec l'arrière-pensée qu'à la première occasion favorable ils reprendraient le pouvoir. Pour le moment ils durent faire bonne mine au mauvais jeu. La lutte entre le parti démocratique et le parti aristocratique était parvenue à un point de repos provisoire.

Sophocle aussi parle d'un ton conciliant lorsqu'il fait sa fameuse déclaration «je ne suis pas ici pour haïr avec, mais pour aimer avec.» La voix du désir de cette réconciliation générale se fait entendre aussi de la bouche d'*Empédocle d'Agrigente* (495—435 ou 483—423)⁷² qui, dans sa patrie immorale, dégradée, déchirée de luttes de partis, dit de ses compatriotes qu'ils étaient avides de plaisir comme s'ils allaient mourir le lendemain et bâtissaient des maisons comme s'ils vivaient éternellement. Il se mit à la tête du mouvement démocratique et l'aida à la victoire.⁷³ Demandant une renaissance morale, prêchant la paix et l'entente, il va et vient parmi les gens comme prophète, savant, médecin, devin et magicien en une personne dans un affublement fantastique et la tête couronnée. Selon lui, le monde se compose de quatre éléments fondamentaux, à savoir l'eau, la terre, le feu et l'air. Tout se compose de ces quatre éléments. Il continue la théorie de l'évolution d'Anaximandre et soulève même l'idée de l'accommodation.

Apparaissant parmi ses admirateurs et ses disciples, il enseignait avec grand effet. Gorgias l'a vu faire de la magie et ressusciter des morts en apparence. Il croyait à la doctrine orphique de la métempsychose selon laquelle l'âme qui est d'origine divine expie ses péchés dans le corps de nombreux êtres vivants jusqu'à ce qu'à la fin elle retourne purifiée à sa source primitive. Selon lui l'âme humaine ne peut se perfectionner que si l'on s'abstient du péché et qu'on s'abstient de manger de la viande car c'est du meurtre.

Sa théorie, de l'origine des êtres organiques selon laquelle les plantes sont apparues d'abord, puis les animaux, est particulièrement importante. Des organismes ceux, qui sont utiles et conformes à leur but restent mais ceux qui ne le sont pas, périssent. Grâce aux Asclépiades, la science médicale grecque avait fait un grand progrès malgré toutes les superstitions de cures magiques qui étaient à la mode à cette époque. Les malades qui croyaient aux forces surnaturelles y accouraient en foules. Les foules des malades servaient d'excellentes occasions pour l'observation médicale et les données collectionnées avec le temps se développèrent en une littérature considérable.

Surtout l'école médicale de Cos d'*Hippocrate* (né en 460) devient fameuse et elle est fondamentale dans le développement de la médecine. La recherche de l'origine des maladies dans des causes surnaturelles était devenue un point de vue dépassé. «Chaque maladie a des causes naturelles et rien ne se passe sans causes naturelles»,⁷⁴ dit un écrit d'Hippocrate.

⁷¹ Abr. Eleuthéropoulos: op. c. I. p. 119.

⁷² Pour plus de détails voir: Th. Gomperz.

⁷³ Qui ne dura cependant pas longtemps. Diogène: VIII. 63—67.

⁷⁴ E. Meyer: op. cit. IV. p. 209.

Il rend la connaissance du corps humain la base de toute la médecine. Bien entendu, à cause de l'imperfection des moyens optiques et chimiques, la connaissance des processus pathologiques ne pouvait être que très imparfaite. Selon l'école hippocratique la nature est le meilleur médecin⁷⁵ et le principal est d'aider au processus naturel de guérison. La base de son activité et de ses doctrines est l'expérience, l'observation du médecin consciencieux scientifiquement instruit, tandis que le charlatan se présente avec toutes sortes de nouvelles théories pour en imposer à la foule. »Certains médecins disent que celui qui ne sait pas ce que c'est que l'homme et d'où il est venu au monde ne peuvent pas comprendre la médecine.« Selon lui, la vraie science doit se borner à ce qu'elle peut atteindre pour le moment et puis progresser méthodiquement de nouveau, au lieu de vouloir atteindre tout de suite les buts finals et suprêmes. Il emprunte à Anaxagore l'idée que »la naissance et l'anéantissement« sont dans la l'opinion publique de fausses notions, car »tout s'entremêle et s'isole«... »On parle de la naissance, quand quelque chose croît pour passer de l'empire de l'invisible (de l'Hades) dans la lumière, et on parle de dépérissement quand il s'amointrit pour passer de la lumière dans le domaine de l'invisible...« Il y a des choses que nous ne voyons pas encore, et des choses que nous ne voyons plus.⁷⁶ A sa mort Hippocrate laissa une école florissante où ses fils et petits-fils développaient davantage ses doctrines.

Anaxagore de Clazomènes (500—428), le mathématicien, cherchant la réponse à cette question, considère la substance comme existante depuis toujours et déclare qu'il n'y a ni naissance ni anéantissement, seulement le nouveau groupement et la dissolution de l'existant. Mais tandis que selon Empédocle la matière consiste de 4 éléments, Anaxagore prétend que la matière est formée d'innombrables, infiniment divisibles, extrêmement petites, mais qualitativement différentes particules de substance primitive. La plus fine et la plus pure de ces substances est *l'esprit* qui est, selon Anaxagore, le facteur mouvant et formant de l'univers. Il est le premier à examiner le travail humain au point de vue philosophique. Il constate même que la cervelle de l'homme se développe en raison directe avec le travail.

Nous pouvons considérer comme le plus grand penseur matérialiste de la Grèce classique *Démocrite d'Abdère* (460—370). Dans ses oeuvres il s'occupe méthodiquement des enseignements matérialistes; son matérialisme est encore d'un caractère mécanique. Il réduit les connaissances scientifiques et philosophiques de la Grèce classique en système, en y ajoutant ses propres doctrines. Il constate que le point de départ de l'évolution de l'univers n'est pas dieu, mais la nature même. »Le principe primitif de l'univers, c'est le vide et les atomes.« À l'aide du vide il explique le mouvement et la divisibilité de la matière. Il fait aussi des remarques concernant la structure de l'atome. Le principe unissant, similairement au système d'Anaxagore, est l'intelligence (logos) qui est en rapport étroit et en relation dépendante avec la nature. Cultivateur de toutes les sciences de son temps, il a laissé outre des oeuvres physiques et astronomiques etc. aussi des oeuvres sociologiques et politiques où il se montre partisan résolu de la

⁷⁵ J. Beloch: op. cit. II. 1. p. 604.

⁷⁶ Comparez: G. Hornyánszky: La science des lumières grecques. Budapest, 1910.

démocratie: »la pauvreté dans la démocratie est tellement préférable à la soi-disante prospérité sous les rois que la liberté à la servitude.«⁷⁷ Ses découvertes en histoire naturelle portent un grand coup aux idées religieuses de son temps. Avec lui et Anaxagore se termine la première époque de la philosophie grecque. Cette époque peut être considérée comme le premier degré primitif dans la formation de la conception matérialiste du monde quoique »la manière de penser dialectique se présente déjà dans sa simplicité primitive justement parce qu'ils n'étaient pas encore arrivés à la division, à l'analyse de la nature; en général ils considèrent encore la nature comme un entier uni.«⁷⁸

L'Athènes du temps de Périclès et d'Anaxagore était propre à ce qu'Anaxagore vit en elle l'image analogue à sa conception du monde se manifestant dans la vie de l'État. Périclès, qui avait mené les affaires de l'État pendant de longues années, représentait vraiment le *NOÏΣ*, l'esprit gouvernant. Toute la vie d'Athènes jusque-là, dirigée par des hommes d'État excellents qui comprenaient la voix du temps, et qui ayant l'esprit ouvert et compréhensif se mettaient en tête des mouvements de réforme, avait mené à la condition de la vie publique qu'Anaxagore voyait réalisée dans l'Athènes du temps de Périclès et que Thucydide aussi a tellement relevée. Selon lui, le premier mouvement avait été causé par ce *NOÏΣ*, l'esprit du monde, qui est, l'esprit vivifiant et gouvernant des êtres vivants de même que du monde entier. L'état des choses comme elles étaient, sont et seront, est l'oeuvre de cet esprit, disait Anaxagore.

Pour la création de l'ordre et de l'harmonie il faut cependant du savoir et du pouvoir de disposition. C'est pourquoi il supposait que le *NOÏΣ* est omniscient et omnipotent. D'après Anaxagore c'est cet esprit, le *NOÏΣ*, qui gouverne non seulement la vie quotidienne des individus, mais aussi la vie de l'univers. Avec l'idée que tout est gouverné par l'intelligence il a exprimé le principe fondamental des lumières. Quoique cette vue du monde se repose sur des bases monistiques, elle prépare déjà la voie à la conception dualistique.⁷⁹

III.

Marx appelle le monde hellénique »l'enfance normale« de l'humanité dans l'introduction de son oeuvre intitulée »Contribution à la critique de l'économie politique.« Le peuple grec a passé par toutes les grandes étapes de l'évolution et toute transition amène une certaine lutte.⁸⁰

Les nouvelles pensées rencontrent ordinairement de la résistance, le plus souvent parce qu'elles blessent des intérêts de classe. C'est bien compréhensible, puisque les nouvelles pensées sont nées justement pour résoudre les dissonances surtout économiques, sociales, éthiques, politiques etc. provenant des vieilles idées. Naturellement ceux qui vivent bien dans le vieux régime

⁷⁷ Démocrite: fragm. 251.

⁷⁸ Engels: La dialectique de la nature. Szikra, 1952. Budapest. p. 57.

⁷⁹ Sur la campagne contre Anaxagore, c'est-à-dire indirectement contre son ami Périclès, voir: G. Schwartz: Histoire de la Grèce ... p. 453.

⁸⁰ Comparez: Szigeti—Ladányi: op. cit.

s'alarment rien qu'à entendre parler d'idées qui pourraient amener un ordre différent.

Ceux aussi sont ennemis des nouvelles idées qui trouvent difficile de renoncer aux vieilles idées familières, d'apprendre le nouveau et de s'accoutumer à une nouvelle vue du monde. La grande masse des gens recevait avec aversion ces nouvelles idées et les maîtres des nouvelles doctrines qui souvent distribuaient toute leur fortune et qui toute leur vie s'occupaient de choses dont ils ne pouvaient rien savoir, au lieu de se vouer à des choses pratiques. Aussi étaient-ils tenus pour des maniaques. Mais leurs doctrines, qu'on ne comprenait guère d'abord, commençaient à provoquer un intérêt de plus en plus grand. Eux-mêmes, ils s'efforçaient de communiquer leur pensées dans une langue compréhensible aussi pour les laïques au lieu de phrases mystiques, prophétiques. Dans leurs discours publics ils lisent et expliquent leurs livres aux auditeurs. Leurs disciples portent leur réputation et leurs pensées dans des régions lointaines. Les gens du public qui réfléchissent et qui ont des doutes et des problèmes et qui ne trouvent pas de réponses satisfaisantes dans les doctrines traditionnelles s'adressent à ces philosophes pour éclaircissement. Par suite de cet échange continu de question et de réponses, le public mûrit pour les discussions théoriques vers le milieu du V^e siècle. Mais la foule énorme de ces problèmes attendait en vain la réponse décisive et satisfaisante pour dissiper les doutes. Une foule variée d'hypothèses appartenant à des systèmes philosophiques différents rivalisaient entre elles, mais en conséquence de l'état primitif des sciences naturelles et de la technique les savants ne disposaient pas des moyens de contrôle à l'aide desquels ils auraient pu vérifier ou illustrer leurs théories.

Sans expérience ni observation, même la théorie la plus ingénieuse n'est qu'une fantasmagorie brillante et la discussion à son propos n'est qu'une lutte futile qui fatigue, mais ne satisfait point.

On comprend donc facilement le dégoût que provoquaient les vaines discussions spirituelles, riches en paradoxes, destinées à éblouir le public, qui pourtant ne donnaient pas de réponse tout compte fait. Il n'est point étonnant que ces sciences naturelles soient abandonnées non seulement de la recherche scientifique, mais aussi de l'opinion publique qu'elles avaient remuée.

Ces anciennes sciences ne pouvaient résoudre le problème du monde, mais elles eurent tout de même un résultat, c'est que l'ancienne conception du monde était devenue démodée et avait irrévocablement perdu son crédit.

La démocratie d'Athènes eut pour résultat la naissance et le développement de la discussion de plus en plus vive qui entraînait de plus en plus larges masses de la population et qui mina toutes les bases de l'ancien régime: la croyance aux dieux, la religion, les mœurs, le droit et la coutume.⁸¹

Toutes les institutions de l'État et de la société contribuaient à ce que les questions d'intérêt public fussent constamment à l'ordre du jour et qu'elles fussent discutées en public.

Aux assemblées populaires, aux sessions des tribunaux du peuple, les problèmes de la vie publique étaient discutés jour par jour. Ainsi la vive

⁸¹ Abr. Eleutropoulos: op. cit. p. 168.

communication spirituelle faisait connaître ces questions dans toutes les couches de la société.

Le drame aussi prenait ses thèmes dans le cercle des doutes.

Au lieu de la résignation de la vieille génération à la volonté des dieux et au lieu de la foi ferme dans les doctrines de la religion, la nouvelle génération et son poète Euripide prirent le point de vue de la critique, du doute et de la négation. Bien entendu un milieu spirituel dans lequel l'individu est toujours exposé à la critique dans la continuelle discussion qu'il exerce lui aussi, fait qu'il est constamment sur ses gardes et que cet état demande un arsenal spirituel différent et une autre attitude que la vieille conception du monde en vogue dans l'ancienne vie sociale et politique qui, sur la base de l'autorité, demandait une foi sans critique à l'égard des dieux et une obéissance sans contredit envers les puissances terrestres. La vie publique dont le concours se fait sous le contrôle du public; où l'individu doit employer toutes ses qualités pour réussir, cette vie pose d'autres exigences aux individus que l'autre sorte de vie publique qui, par sa domination de classe, occupe pour elle-même les possibilités du succès dans la vie sociale et politique, les possibilités de travail et les positions du pouvoir dirigeant, conformément à ses intérêts égoïstes. Mais en conséquence, aussi le système et la tendance de l'éducation sont différents quand il s'agit de préparer des concurrents aussi habiles que possible ayant des facultés corporelles, spirituelles, émotionnelles aussi parfaites que possible pour la vie publique démocratique que si les bonnes positions de la vie publique qui assurent l'influence, la prospérité et le pouvoir attendent toutes prêtes les enfants de la classe dominante en conséquence de leur position privilégiée, même s'ils sont ignorants.

Pour l'Athènes démocratique il fallait donc éduquer l'adolescent si l'on voulait qu'il réussisse autrement que dans l'ancien régime où le pouvoir d'État était aux mains des riches et des aristocrates.

Autrefois on attachait la plus grande importance dans l'éducation au sport. Outre cela on apprenait à l'adolescent un peu de musique, le savoir de lire et d'écrire et les éléments des mathématiques. Ayant atteint l'âge adulte, il pouvait acquérir par expérience plus ou moins de connaissances dans le domaine de la vie publique.⁸²

Les doctrines des philosophes et des mathématiciens n'étaient connues que par un très petit cercle. Cette sorte d'éducation est assez conventionnelle, uniforme pour tout le monde et dirigée surtout sur le développement du corps. Mais celui qui doit s'acquérir une place avec les armes de l'esprit avait besoin d'une autre sorte d'éducation.

Mais il n'est pas non plus l'intérêt de l'État que son système d'éducation entraîne des hommes polis ayant une certaine éducation générale corporelle et spirituelle, mais qui ne sont que des hommes de capacité moyenne; il faut que le plus grand nombre possible d'individus avec les talents les plus variés entrent dans la vie publique. L'entraînement de l'esprit était devenue le but principal et le problème de l'éducation était devenu le centre du mouvement spirituel grec.

⁸² Platon: Protag. 318.

N'ayant plus besoin de citoyens homogènes, la nouvelle éducation devait viser au développement des individus pour que ceux-ci pussent réussir dans les luttes de la vie publique.

La prospérité de la sophistique est dans la période où Athènes atteint un haut degré du développement économique, politique et culturel.⁸³ Ce n'est pas par hasard qu'elle coïncide avec l'apogée de la prospérité de la démocratie esclavagiste. Son trait le plus caractéristique est la critique qui va quelquefois jusqu'à l'excès.⁸⁴

Son représentant le plus excellent est *Protagoras d'Abdère* (480—410), selon qui «la mesure de toute chose est l'homme, c'est-à-dire toutes les connaissances sont relatives» conformément au sujet qui les acquiert. «De chaque problème on peut faire deux discours contraires l'un à l'autre» avec le même droit subjectif.⁸⁵

Naturellement cette conception avait ouvert la porte au subjectivisme et à l'individualisme et elle mettait la personnalité et l'opinion personnelle de l'individu au premier plan. Cette nouvelle tendance révolutionne toute l'éducation.⁸⁶ Selon Protagoras le but de son éducation est que le jeune homme soit capable de faire ses travaux domestiques le mieux possible et de mener des affaires publiques.⁸⁷ Le professeur doit tenir compte du penchant de chacun de ses disciples. «Le caractère fondamental et l'exercice continuel sont les éléments de l'éducation et il faut apprendre dès la jeunesse précoce»⁸⁸ et cela spirituellement de même que moralement, dit Protagoras, et l'homme ne peut atteindre à la hauteur de l'érudition et de la vertu que si les deux éléments s'associent. Il s'occupe des phénomènes de la vie de l'État et de la vie sociale en faisant des études approfondies. Dans son oeuvre intitulée «Le fond de l'organisation de l'État» il traite de l'ordre sociale des plus anciens temps et dans «Les lois de Thrioi» de l'ordre public idéal au point de vue de la démocratie esclavagiste. Le fond de la relation des hommes entre eux est une loi de la nature qui est obligatoire pour tout le monde, d'autant plus que les hommes sont égaux par la nature même. C'est en partant de cette idée qu'il reconnaît que l'esclavage est une conséquence de l'ordre social et le résultat d'une certaine évolution. «Quant aux dieux, je ne puis dire s'il y a des dieux on s'il n'y en a point.»⁸⁹

Ainsi les sophistes jetaient un nombre d'idées suggestives dans le monde et révolutionnaient toute la manière de penser des hommes par leur méthode qui consistaient en ce qu'il parlaient de tout pour et contre et qu'ils soumettaient à leur critique sévère et impitoyable des affirmations jusque-là considérées comme des vérités irréfutables.

Une époque qui soumettait toute chose existante à la critique ne pouvait manquer de critiquer les principes et les hypothèses de la religion. La philo-

⁸³ Comparez: V. S. Sergueyev: *Histoire de la Grèce Antique*. Éd.: Tankönyvkiadó, Budapest, 1951. p. 238.

⁸⁴ Comparez: V. N. Diakov—N. M. Nikolsky: *Histoire du monde antique*. Tankönyvkiadó, Budapest, 1954, p. 315.

⁸⁵ E. Meyer: op. cit. IV. p. 263.

⁸⁶ «L'influence de cette révolution intellectuelle est fort grande sur le développement de la spéculation et de la pensée pure.» A. Croiset: op. cit. p. 161.

⁸⁷ Th. Gomperz: op. c. I. p. 323.

⁸⁸ Protagoras fragm. 8.

⁸⁹ E. Meyer: op. c. IV. p. 264—265.

sophie en avait déjà fini avec les idées de l'antromorphisme et la notion de dieu était devenue pour Anaxagore l'être éthéré du *NOYΣ*.

Cette question a été depuis le sujet constant de la discussion et Euripide l'a plusieurs fois utilisée dans ses drames. En rapport avec elle la question de l'origine des religions et de la morale surgit aussi quand on voyait que les différents peuples avaient des convictions religieuses différentes et qu'ils vivaient conformément à des conceptions morales tout à fait contraires.

Dans la question si l'usage de la parole est propre à l'homme depuis toujours *par la nature* ou s'il est le résultat de l'évolution culturelle, Protagoras prend parti pour cette dernière alternative.⁹⁰ Protagoras a souligné que les hommes ne vivent pas à l'état naturel primitif comme les animaux, mais dans une société humaine qui ne peut subsister qu'en respectant les droits d'autrui. L'une des thèses les plus importantes des sophistes est que l'homme cultivé, c'est-à-dire l'homme vraiment parfait ou vertueux, est celui qui peut créer des relations correctes avec son milieu social.⁹¹

Les hommes sont tous frères, dit Hippias d'Elée, et ce n'est que la loi qui a fixé des bornes entre eux.⁹²

Selon l'enseignement des sophistes, la loi contient beaucoup de choses contraires à la nature⁹³ et elle est «le tyran des hommes.» Il faut donc se libérer d'elle et il faut faire valoir sa propre volonté et sa personnalité. Conformément à la loi de la nature «le plus fort règne sur les plus faibles et les exploite, dans son propre intérêt pour s'accaparer tout. Tout est à celui qui a le pouvoir de l'acquérir. Dans la nature le pouvoir est le droit et ce que le puissant fait et veut est juste, correct et légitime. La nature ne connaît qu'une loi, l'avantage du plus fort.^{94, 95} L'État est le résultat de la peur et son but est de protéger les plus faibles contre la tyrannie des plus forts. Néanmoins même les lois qui expriment la volonté des faibles réunis dans un État contre la tyrannie de certains puissants ne font que justifier que la loi c'est la volonté du plus fort, puisque le peuple auparavant faible dans son manque d'organisation, mais maintenant uni, était devenu le plus fort dans la lutte et il imposait sa volonté comme celle du plus fort.⁹⁶ C'est le faible qui demande la justice, et celui qui l'exerce ne le fait pas volontiers, mais parce qu'il y est obligé. Ce n'est pas les lois humaines, artificielles qu'il faut suivre, mais les lois de la nature. Il ne faut pas réprimer les désirs, mais il

⁹⁰ J. Beloch: op. c. I. p. 618.

⁹¹ Comparez: V. S. Sergueyev: op. c. p. 239.

⁹² J. Beloch: op. c. I. 624.

⁹³ Abr. Eleuthéropoulos: op. c. I. p. 167—175.

⁹⁴ Abr. Eleutheropoulos: op. cit. ibid.

⁹⁵ Mais les maîtres sophistes eux-mêmes ne s'accordaient pas parfaitement dans l'idéologie. En partie ils étaient démocratiques, en partie ils sympathisaient avec les aristocrates esclavagistes. Ceux qui avaient des sentiments démocratiques essayaient de justifier que le droit n'est pas d'origine divine comme l'autre groupe le prétendait, mais qu'il est le résultat d'un accord mutuel entre les hommes. Alcibiade par exemple condamnait l'esclavage et toute sorte de système politique similaire. (Comparez: Histoire de la philosophie. Edition: Gondolat, Budapest, 1958, Tom. I. p. 89.)

⁹⁶ Platon: Protagor. 337. d. Gorgias 481. b, 483, 484, 492. Polit. I. 336. b-338. c, 341. e, 343, d, 350. c; II. 358. e-359. a.

faut les développer et satisfaire.⁹⁷ Le but de l'homme est d'atteindre le bonheur et c'est selon ce principe que le moyen d'atteindre le bonheur c'est-à-dire les différentes vertus doivent recevoir leur nouvelle signification. Selon la loi de la nature, *être meilleur, plus fort et plus intelligent* c'est tout un. Dans la vie de l'État les plus forts sont ceux qui sont les plus perspicaces, les plus courageux dans les affaires d'État et sont capables d'accomplir ce qu'ils ont inventé et ne se laissent point gêner par quelque tendre sentiment. L'excellence de l'homme se manifeste en ce qu'il est capable d'atteindre son but.⁹⁸ Il faut que l'homme soit dirigé par son bon sens,⁹⁹ car c'est une folie sentimentale que de se laisser influencer par des mots insignifiants comme «honneur», «honte»,¹⁰⁰ au lieu de rendre l'utilité le moteur de son activité.¹⁰¹ «Man, they taught, is indeed the measure of all things, but wisdom and the wise man do exist, and the art of the sophist, if he deserves the name, is that of producing not 'truer' beliefs, but 'better' ones, i. e. beliefs more consonant than others with a sound or 'good' condition of soul. One statement or one belief might denote a healthier condition of mind than another, and it was the function of the sophist to teach how this distinction could be recognized in theory and applied to the advantage of mankind in practice.»¹⁰² A l'aide de telles théories, n'importe qui pouvait posséder une certaine habileté dialectique, justifier aisément sa conduite ce que beaucoup faisaient en effet et c'étaient justement des personnes qui n'avaient pas la meilleure réputation.¹⁰³

Chez Thucydide nous trouvons les mêmes thèses sur le droit du plus fort lorsque le messager des Athéniens répondant à la plainte qu'ils opprimeraient leurs aïllés dit: «C'est une loi éternellement valable que le plus fort règne sur le plus faible.»¹⁰⁴

L'effet de l'activité des sophistes était extraordinaire. Ils étaient les porte-flambeau des lumières. Ils raillaient la tradition et la mettaient à part, discréditaient les autorités et soumettant tout à la critique, ils obligeaient les gens à examiner les choses, à faire des recherches et à apprendre. Le désir de s'instruire était devenu général et celui qui prétendait à une éducation supérieure, devait posséder une bibliothèque, même si dans des cadres modestes. Par conséquent le commerce des livres prit un essort dont le centre fut Athènes. Les sophistes, malgré l'opposition, étaient partout écoutés avec grand intérêt et avaient un grand public. Et ce n'était que très naturel. L'activité des sophistes avait été créée et justifiée par les besoins pratiques et idéaux. Mais l'évolution spirituelle qui en résultait ébranlait

⁹⁷ Abr. Eleutheropoulos: op. c. I. 172.

⁹⁸ Abr. Eleutheropoulos. op. c. I. 170—172.

⁹⁹ Thucydide: V. 89.

¹⁰⁰ Thucydide V. 111.

¹⁰¹ Thucydide: VI. 85.

¹⁰² J. W. Jones: op. c. p. 148.

¹⁰³ Mais il est une erreur, de rendre les sophistes responsables de la dissolution de l'État et de la société d'Athènes. Eleuthéropoulos a raison lorsqu'il dit «... der neue Lehrer der Wissenschaft Protagoras, einerseits geradezu nur dasjenige lehrt, was als allgemein griechische Schauung gilt und anderseits nichts sagt, was nicht unmittelbar durch die neuen gesellschaftlichen Verhältnisse bedingt ist.» Abt. Eleutheropoulos: I. p. 172.

¹⁰⁴ Thucydide, I. 76.

partout les bases de l'ancienne conception du monde, de sorte que la création d'une nouvelle idéologie devint nécessaire.¹⁰⁵

La grande fermentation spirituelle qui résultait de la sophistique se faisait sentir dans tous les domaines de l'idéologie. »La conception grecque du monde n'est pas, comme certains le prétendent, l'expression de qualités inhérentes et innées des Grecs. C'était une réponse riche et variée d'un peuple hétérogène à l'évolution complexe et constante de la société grecque, déterminée par le milieu économique et historique.¹⁰⁶

La formation démocratique de la constitution coïncide, pour ainsi dire, avec le développement de la tragédie attique. La transition d'Eschyle à Sophocle eut lieu à peu près à cette époque. En même temps le développement qui créait des oeuvres immortelles dans le domaine de la tragédie et de la comédie, la nouvelle procédure des jurys et les discussions de la vie publique politique formaient le meilleur sol pour le développement de la rhétorique à un niveau artistique.¹⁰⁷ Non seulement le politicien, mais aussi le particulier avait besoin d'une certaine éloquence pour faire valoir ses droits devant les tribunaux ou pour se défendre. Les nouveaux besoins créèrent à la fois les moyens qui pouvaient les satisfaire. Puisque le perfectionnement dans l'art de parler était très important, il n'est pas étonnant qu'il y eût nombre de gens qui enseignaient à leur disciples l'art oratoire aux cours de rhétorique. Ces gens accouraient de toutes les parties du monde grec à Athènes où fonctionnaient les tribunaux du peuple. Les *rhéteurs*, les artistes de la rhétorique et les *sophistes*, les maîtres de la philosophie, les

¹⁰⁵ »Protagoras war zweifellos ein Ehrenmann; er folgte einem inneren Triebe, so gut wie Euripides, wenn er als Lehrer auftrat. Auch in seinen Honorarforderungen wahrte er den Anstand; wenn der Schüler sie übertrieben fand, liess er diesen selbst, nachdem er im Tempel geschworen hatte ehrlich zu verfahren, den Werth des Unterrichts abschätzen. Prodikos war von ernsten, zum Pessimismus neigenden sittlichen Anschauungen erfüllt. Gorgias war ein besonderer Praktiker, der sich nie irgend einen Excess zu Schulden kommen liess und sich bis ins höchste Alter die Gesundheit und die Klarheit des Geistes erhielt. Die Moral, welche die Sophisten lehrten, entsprach durchaus den sittlichen Anschauungen der Zeit, ja ging vielleicht in manchen Punkten darüber hinaus: mit völlig berechtigtem Abscheu konnten sie alle den Vorwurf abweisen, dass sie ihre Schüler zur Unsittlichkeit erzögen. Wenn sie ihnen die Kunst beibrachten, jede Ansicht vertreten und jeder Zeit durchsetzen zu können, so ist doch bei Protagoras und anderen kein Zweifel dass ihre Absicht nur war, dem Schüler die Fähigkeit zu geben, die bessere Ansicht durchzusetzen und höhere und berechtigte Ziele zu erstreben.« — E. Meyer en tire la conclusion suivante: »Aber die Konsequenzen ihrer eigenen Lehre sprachen gegen sie.« ... »puisqu'en général la littérature allemande accuse les sophistes d'avoir ébranlé l'autorité par leur critique impitoyable, d'avoir développé l'individualisme extrême et d'avoir rendu, par là l'égoïsme individuel le facteur dominant; et tout cela menait à la dissolution de l'organisation de l'État. Mais ce n'est pas étonnant de la part du génie germanique qui aime à discipliner tout, de même que les points de vue desquels Grote et Croiset regardent par exemple l'activité des sophistes et critiquent leur importance dans l'histoire universelle et les principes généraux selon lesquels ils les jugent et selon lesquels ils tirent des conclusions générales reflètent à leur tour, la mentalité du peuple français individualiste à l'esprit libéral et la mentalité du peuple anglais jaloux de sa liberté politique. E. Meyer: op. cit. IV., p. 270—271.

¹⁰⁷ Comparez: G. Grote: A History of Greece. (John Murray, London 1870.) Tom. V. chapitre 46.

¹⁰⁶ G. Thomson: Eschyle et Athènes (Ed. Gondolat, Budapest, 1958) p. 10.

grands maîtres de la dialectique¹⁰⁸ qui, en enseignant les fondements de la politique et les trucs de la rhétorique, préparaient leurs disciples à pouvoir parler pour et contre de n'importe quoi avec adresse et succès, gagnaient une influence toujours plus grande. Puisque souvent de très grands intérêts étaient en jeu, il n'est pas étonnant qu'ils gagnaient une importance toujours plus grande.

Ils ont le grand mérite d'avoir créé la prose artistique. Jusque-là le dialecte ionien avait été la langue littéraire de la prose. Mais depuis que l'Ionie avait perdu son importance politique et Athènes était devenue le centre économique, spirituel et politique du monde grec le dialecte attique devenait dominant dans la civilisation moderne.¹⁰⁹ Ainsi se forme un système d'éducation supérieure qui se perfectionne encore dans les époques à suivre.

Tout ce mouvement spirituel a une grande importance, ne serait-ce que parce qu'il mena à une différenciation intellectuelle extensive de la société.

C'est que les sophistes recevaient des honoraires de leurs disciples. (Il faut remarquer ici que le travail intellectuel était toujours rémunéré en Grèce. Les dramaturges recevaient une récompense considérable en argent pour leurs ouvrages couronnés et les médecins aussi étaient bien payés.) Au début, quand ils étaient peu nombreux c'était une assez grande somme. Plus tard la concurrence baissa les prix, de sorte qu'à la fin même les plus fameux sophistes, comme Gorgias, n'avaient qu'une aisance médiocre.¹¹⁰ Cet enseignement n'était donc plus accessible pour tous, comme l'ancien, mais seulement ceux pouvaient en jouir qui le payaient et qui avaient assez de temps libre pour qu'ils pussent consacrer plusieurs années à ces études à l'âge adulte. C'est donc ainsi qu'une ligne de démarcation s'était formée entre riches et pauvres dans le domaine de l'éducation.¹¹¹

Les gens cultivés s'isolent de la foule, se retirent avec leurs méditations dans le silence des différentes écoles et se tiennent à l'écart des activités de la vie publique.

Le grand public avait de l'antipathie contre les sophistes. C'est que les pauvres défendaient leurs causes eux-mêmes devant les tribunaux comme ils pouvaient, tandis que ceux qui étaient assez riches pour payer les frais des cours avaient un tel avantage sur les autres par leur éloquence apprise chez les sophistes, comme l'avantage d'un maître d'escrime professionnel sur un commençant inexpérimenté.

Les rhéteurs et les sophistes étaient créés par les besoins de l'époque, car par les conférences de *l'ecclésià* et les discussions des *dicastères* chaque citoyen était, bon gré, mal gré entraîné dans l'arène de la vie publique. Ici la voie vers la plus brillante carrière était ouverte pour les talentueux. Du

¹⁰⁸ Comparez: Th. Gomperz: *Sophistik und Rhetorik*. (Leipzig. 1912.)

¹⁰⁹ E. Meyer: op. cit. vol. IV. p. 257—258.

¹¹⁰ J. Beloch: op. cit. I. p. 417. au IV^{ème} siècle un cours de rhétorique durant plusieurs années coûtait 3—4, exceptionnellement lo mines...

¹¹¹ »C'est alors pour la première fois qu'il s'établit, au point de vue de l'éducation, une ligne de démarcation bien nette entre les riches et les pauvres.« (A. Croiset: op. cit. p. 150.)

travail de ces maîtres de la parole étaient nées non seulement l'éloquence grecque, mais aussi la morale spéculative, la philosophie politique et la rhétorique.

Il est caractéristique que la première mesure prise par les 30 oligarques fut d'interdire l'enseignement de l'art de parler.

La deuxième moitié du V^e siècle est aussi appelée l'époque des sophistes. Les sophistes préparaient leurs disciples surtout à la vie publique. Prenant en considération les besoins de la vie pratique athénienne, ils les apprenaient à penser, à parler à agir.¹¹²

Les sophistes proposaient une nouvelle théorie concernant la nature de l'État et sa destination. Ils furent les premiers à apercevoir les contrastes qui existent entre le droit naturel et le droit historique, entre l'état primitif des hommes non encore réglé par des lois et la société organisée en État et enfin entre l'éthique individuelle et l'éthique sociale.¹¹³

Grote a raison en disant qu'on ne peut blâmer les sophistes à cause de la manière comment, ni à cause des buts pour lesquels leurs disciples employaient leur facultés spirituelles reçues de leurs maîtres, de même que le maître d'escrime ne peut pas être rendu responsable si quelques-uns de ses disciples éventuellement abusent de leur adresse d'escrimeur.¹¹⁴ Sans doute peut-on employer le savoir de débateur et de rhéteur et pour des bonnes et pour de mauvaises fins, tout comme les lettres qui ne sont qu'un autre moyen de communiquer nos pensées. La possibilité de l'abus de la liberté de la communication des pensées ne peut être réduite au minimum qu'en élevant un public aussi intelligent et perspicace que possible.

En apprenant à beaucoup de gens les trucs rhétoriques et les sophismes fallacieux, les sophistes établirent à la fois leur contrôle mutuel. Si les uns décevaient leurs aditeurs avec l'adresse qu'ils leur avaient appris, les autres employaient les mêmes méthodes pour démasquer les menteurs. Selon Grote si les luttes personnelles des rivaux politiques ambitieux sont un phénomène déplorable de la vie publique, il est encore meilleur si les adversaires luttent dans une guerre de paroles que s'ils s'entrecoupaient avec des épées.

N'est-ce pas la lutte de partis rivaux et de politiciens ambitieux qui joue le rôle principal dans la vie politique d'Angleterre? demanda Grote.¹¹⁵ Platon parla d'un ton dépréciant des hommes d'État athéniens, y compris Thémistocle et Périclès, et il leur reproche qu'ils sont tout simplement des serviteurs de l'État qui munissent Athènes de docks, de ports, de murs et

¹¹² Platon le réformateur et théoricien qui voulait transformer l'État selon sa propre conception théorique examinait les problèmes de l'État et de la politique naturellement d'un autre point de vue que les conseillers pratiques qui donnaient l'entraînement à la vie politique active et qui se conformant à l'ordre existant de l'État et de la société, ne voulaient point être des réformateurs, mais entraînaient des débatteurs habiles pour l'arène de la vie publique. En revanche, Platon, négligeant ces aspects de la vie pratique, contemplait la vie pour ainsi dire à vol d'oiseau des hautes régions de la philosophie spéculative et ne niait point que ses disciples n'avaient ni talent ni penchant pour la vie pratique.

¹¹³ E. Drerup: *Aus einer alten Advokatenrepublik*. (Druck und Verlag von Ferdinand Schöningh, Paderborn. 1916. p. 8.)

¹¹⁴ Selon Gorgias il est aussi peu responsable de la manière dont ses disciples emploient la rhétorique qu'ils ont appris de lui que l'industriel est responsable du mode d'emploi de l'instrument acheté chez lui.

¹¹⁵ G. Grote: *op. cit.* Tome VII. Chapitre 67.

d'autres choses stupides, mais ne s'occupent pas de l'amélioration morale des citoyens.¹¹⁶ Et si quelques-uns disent que les grands talents spirituels et rhétoriques ne sont que les moyens de nuire chez les gens ambitieux et sans caractère, et on affirme de même que les sophistes ont développé de telles facultés et sont les instructeurs du mal, on pourrait tout aussi bien condamner les leaders de partie de la chambre des lords et de la chambre des députés que les hommes d'État dirigeants d'Athènes. Mais le sophiste, comme le dit bien Grote par la suite, n'est pas le représentant de l'ambition, mais celui de la force intellectuelle et convaincante bien conçue et réduite en système. Cette force influence l'esprit critique des auditeurs libres à côté de la liberté complète de la contradiction. Et ceci était non seulement pas mal mais il était à Athènes et partout ailleurs la source du bien et un facteur important de perfectionnement des hommes.¹¹⁷ Grote a raison »qu'il y a seulement deux méthodes du gouvernement de la société, la conviction par des arguments ou la violence. Si l'on considère les armes spirituelles des sophistes et la force intellectuelle et convaincante comme du mensonge et de la tricherie faits pour des politiciens ambitieux et vendus à bon prix ce qui n'est pas permissible parce que dangereux pour le public, il ne reste plus rien pour l'esprit humain que violence extérieure prétendant à l'infaillibilité.«¹¹⁸

L'influence de la sophistique se fait sentir aussi dans la philosophie de l'époque qui reflète fidèlement toutes les contradictions de la vie politique et sociale et les problèmes à résoudre.

IV.

Les auditeurs n'étaient pas tellement attirés aux discours des sophistes par l'enthousiasme abstrait pour la science que par l'aspiration de s'acquérir les facultés à l'aide desquelles ils espéraient réussir dans la vie pratique. La rhétorique en elle-même était une arme moralement indifférente qui assurait l'avantage de celui qui la possédait. Et plus la cause était injuste qu'il fallait défendre, plus on avait besoin d'adresse. Ainsi il n'est pas étonnant si l'on dit que la tâche de la rhétorique est de rendre plus forte la cause plus faible. Opposées à la conception générale de l'univers confirmée par les doctrines de la religion, les nouvelles doctrines des sciences naturelles ébranlèrent la conception religieuse du monde. Les philosophes et les sophistes mettaient en doute l'existence des dieux antropomorphes

¹¹⁶ Platon, *Gorgias*, C. 154. 152A, 155A. p.

¹¹⁷ Grote, qui est aguerri aux luttes parlementaires et par conséquence juge des débats au parlement athénien avec plus de compréhension, dit très bien: »Nor can we even tell in what degree Kleon's denunciations of the veteran Perikles were fiercer than those memorable invectives against the old age of Sir Robert Walpole, with which Lord Chatham's political career opened. The talent for invective possessed by Kleon, employed first against Perikles would be counted as great impudence by imperial and judicious citizens. But among the numerous enemies of Perikles: it would be applauded as a burst of patriotic indignation, and would procure for the orator that extraneous support at first, which would sustain him until he acquired his personal hold on the public assembly.« — G. Grote: op. c. I. tom. p. 357.

¹¹⁸ G. Grote: op. c. VII. Tom. chapitre 67.

dans la croyance populaire et le parti oligarchique qui s'organisait toujours, exploitait la peur superstitieuse de la foule qui s'en tenait aux anciens préjugés religieux, pour lancer une attaque contre les savants et artistes de l'entourage de Périclès et pour ébranler ainsi indirectement aussi la position de Périclès lui-même. Anaxagore, selon qui le soleil n'est pas un phénomène mythologique, mais *une masse de pierre incandescente, fut poursuivi en justice au titre d'outrage à la religion d'État* et malgré l'amitié de Périclès, condamné à mort par le tribunal du peuple et il ne put sauver sa vie qu'en s'évadant. Plus tard (415) Protagoras fut accusé similairement et lui aussi dut s'enfuir d'Athènes.

Puisqu'à cause de l'imperfection des expériences et d'autres moyens scientifiques les sciences naturelles ne pouvaient appuyer d'argument et de preuves leurs hypothèses les théories rivales finirent par discréditer même la foi à la possibilité de la connaissance scientifique. Naturellement le retour à la religion discréditée des pères n'était plus possible. C'est pourquoi ceux qui retournaient à la religion, cherchaient satisfaction dans le mysticisme des doctrines orphiques et d'autres mystères qui promettaient du bonheur dans l'autre monde, puisque la science ne dissipait pas leurs doutes. Les cultes étrangers se répandirent aussi surtout par l'intermédiaire des marchands et des esclaves lydiens, phrygiens, syriens et égyptiens qui apparaissaient dans les grands centres commerciaux et industriels et qui tenaient aux cultes religieux de leurs patries. Le caractère étrange et mystérieux de ces cérémonies orientales avait un grand effet et souvent on pouvait voir des processions bruyantes défilant en honneur de la grande mère déesse. Malgré les menaces de l'oracle de Delphes qui tonnait contre la concurrence des nouveaux dieux, il fallut permettre le libre exercice des religions à cause du grand nombre des marchands étrangers et à cause de la propagation toujours plus grande des nouvelles religions et même beaucoup de ces cultes furent reconnus comme religions légalement établies.

Parallèlement avec le progrès de la réaction dans le domaine spirituel, la tendance réactionnaire dans la vie politique gagnait en force.

Depuis l'ostracisme de Thucydide (445), Périclès dirigeait le navire de l'État sans rival. Pendant 14 ans il était élu stratège chaque année par le peuple d'Athènes. Après l'écoulement de 10 ans (435), Thucydide, fils de Méléstias, qui revient de l'exil, prend part à l'agitation du parti oligarchique. Celui-ci, sentant sa propre faiblesse, s'organise pour renverser la démocratie et groupe les mécontents contre le stratège à la tête de l'État, Périclès. Ces gens mécontents se recrutent non seulement du parti conservateur.

La liberté et l'égalité politiques assurées par la démocratie formaient un contraste très frappant avec la dépendance et l'oppression dans le domaine économique. Déjà cette disharmonie était elle-même la source du mécontentement. Le fait que la dignité de stratège était donné chaque année pendant des décades à Périclès, faisait l'impression comme si un monarque était à la tête de l'État.¹¹⁹ Comme stratège dirigeant il était non seulement commandant général de toutes les forces terrestres et maritimes, mais sa tâche était aussi l'organisation de la défense nationale, la direction des affaires étrangères

¹¹⁹ Thucydide: II. 65.

et celle des finances. L'énergie de sa personnalité et la confiance constante du peuple renforçaient encore son influence sans lui donner cependant un caractère monarchique. Sa position rappelle plutôt le pouvoir politique que possède le président du conseil des ministres dans les États parlementaires modernes. De même que le pouvoir de celui-ci cesse si l'on lui retire la confiance, les stratèges étaient soumis à des élections annuelles, une sorte de vote de confiance, et le peuple pouvait les suspendre et mettre en accusation à l'occasion de chaque *epicheirotonia* dans chaque *prytanie*.¹²⁰

Tout de même, le grand pouvoir de Périclès, son entourage recruté des meilleurs hommes de l'aristocratie spirituelle et son caractère réservé étaient une base appropriée à produire l'image terrible d'un tyran naissant rappelant les Pisistratides.

Les changements dans la politique extérieure et intérieure qui dépendaient de divers intérêts économiques avaient aussi une influence désorganisateur sur le parti démocratique.

A cause de la dévastation de leurs terres, les conservateurs agraires ne sentaient que le fardeau de la guerre, car malgré la victoire, leur position s'était aggravée. Mais parmi les exploiters industriels et commerciaux et les éléments qui vivaient d'eux, la guerre était populaire, car elle apportait du profit. Par son hégémonie maritime Athènes dominait sans rival les mers en cas de guerre et elle cherchait les marchés pour ses produits agricoles et industriels avec l'exclusion de la concurrence. Il n'est donc pas étonnant que les propriétaires de mines, de grandes maisons de commerce et autres riches étaient les partisans de la politique d'expansion. Ils influençaient dans ce sens aussi la bourgeoisie démocratique qui vivait du commerce maritime et de l'industrie, en promettant des profits abondants aux nouveaux marchés et ne se souciant de la ruine de la campagne qui vivait de l'agriculture.

Or, tandis que d'un côté les paysans qui répugnaient à la guerre affaiblissaient le parti démocratique en se joignant au parti agraire conservatif réactionnaire, un autre parti gagnait de la force et de l'influence. A la tête de ce parti se trouvaient les riches, partisans de la politique de conquête, qui par leur niveau spirituel et leurs manières étaient plus proches du démos que Périclès.

Se coalisant en vue du but direct, le renversement de Périclès, ils cherchaient avant tout, à miner la base éthique de sa position. Une telle manœuvre fut la campagne lancée contre les confidents de Périclès: le dirigeant technique principal des constructions publiques, Phidias: le représentant le plus excellent des sciences naturelles, Anaxagore: et la femme de Périclès, Aspasia.

En 432 *Dipeithes*, un devin d'origine aristocratique mais à l'esprit borné déposa une motion de résolution devant l'ecclésiastion demandant que ceux qui ne croyaient pas à l'existence des dieux ou cherchaient à expliquer les phénomènes du ciel avec des théories rationnelles fussent mis en accusation pour crime contre l'État. Les cercles dominants acceptèrent cette proposition par tactique de parti et par esprit borné superstitieux, car ceux dont la dévotion était plus forte que l'intelligence et ceux dont les intérêts matériels

¹²⁰ Comparez: Swoboda: Über den Prozess des Perikles, Hermes 1893.

dépendaient du maintien du prestige de la mythologie, croyaient la religion officielle attaquée par les sciences naturelles. Par exemple le vieux Phidias mourut en prison accusé de détournement.

*

Cette effervescence de la vie politique et des différentes conceptions du monde, le conflit des intérêts économiques antagonistes, la lutte des classes sociales et leur préparation au nouveau combat se manifestaient naturellement non seulement dans la vie intérieure de l'État, mais aussi dans la politique extérieure et ces manifestations devenaient de plus en plus menaçantes.

La paix conclue en 445 entre Athènes et Sparte pour 30 ans assurait l'hégémonie sur mer pour la symmaque d'Athènes et l'hégémonie sur terre pour la coalition péloponnésiaque, stipulant qu'aucun des deux groupes de coalition ne devait se renforcer aux dépens de l'autre.

Ainsi le dualisme hellénique resta encore en permanence avec tous les conflits d'intérêts qui existaient dans le domaine économique entre les deux groupes de puissances et entre les oligarques et les démocrates à l'intérieur de chaque groupe.

Les deux adversaires savaient que la balance artificielle n'était qu'une trêve et une préparation au combat décisif l'heure duquel sonnerait au moment ou un changement de pouvoir se produirait à l'avantage de l'un ou de l'autre.

Ceci se produisit en effet, lorsque Corinthe, qui appartenait à la coalition péloponnésiaque, entra en guerre avec Cercyre, sa rivale sur mer et celle-ci, dans sa situation désespérée, s'adresse à Athènes pour aide, en lui offrant sa coopération.¹²¹

L'alliance avec Cercyre était un moyen de défense tout aussi nécessaire à Athènes que la frustration de celle-ci pour les Péloponnésiens.¹²²

Athènes savait que cette alliance signifiait un changement de pouvoir à son avantage que Sparte pouvait d'autant moins souffrir qu'elle avait déjà auparavant suivi avec une angoisse et une jalousie accroissantes le développement continu du pouvoir, de la richesse et, en général, de l'influence mondiale de sa rivale.

On savait donc à Athènes que la conclusion de l'alliance constituerait inévitablement un cas de guerre et la durée de cette guerre extensive et sanglante serait incertaine, de même que son issue.

Les Athéniens savaient que cette guerre qui devait se produire tôt ou tard, était inévitable, parce que les Lacédémoniens, craignant le pouvoir croissant d'Athènes, se préparaient à la guerre et voulaient, en premier lieu, battre ceux qui pouvaient devenir les alliés d'Athènes. Il sera donc meilleur, dirent les Cercyréens de les devancer et prendre l'offensive au lieu de rester dans une position défensive. L'alliance se fit (433) et avait d'abord une fin défensive comme épimaque, mais plus tard, elle devint une symmaque et ainsi la guerre du Péloponnèse éclata. Cette guerre n'eut donc lieu à cause d'une différence de droit ou d'une question de principe politique,

¹²¹ E. Meyer: op. cit. IV. 278—279.

¹²² Comparez: Oncker: Athènes et l'Hellade.

mais elle fut la conséquence de la rivalité de pouvoir entre les deux grandes puissances helléniques.¹²³

Il n'est pas étonnant que les propriétaires fonciers et les paysans qui étaient plus éloignés des intérêts mercantiles et avaient le plus à perdre dans une telle guerre aient protesté à Athènes contre la conclusion de cette alliance. Ces éléments firent donc tout pour faire tomber Périclès, qui, voyant que la guerre était inévitable, jugeait avantageux pour Athènes de ne pas attendre jusqu'à ce que l'ennemi fût parfaitement préparé, mais de lancer l'offensive en temps utile. Les machinations contre Périclès n'eurent pas de succès et même si l'éclatement de la guerre avait été douteux, il devint certain et inévitable par l'ultimatum de Sparte qui demandait à Athènes de «libérer» ses sujets et d'annuler la coalition maritime.¹²⁴

Cette demande par laquelle Sparte se présenta comme le libérateur «des petits États subjugués par Athènes» était destinée à aliner les alliés de cette dernière et à les séduire en isolant ainsi l'ennemi principal. Combien Sparte respectait la liberté de petits États prèchée à si haute voix, se montra lorsqu'après la chute d'Athènes ces États tombèrent sous l'hégémonie de Sparte et celle-ci supprima partout la démocratie. Sparte «présenta la guerre comme la guerre de libération de l'Hellade contre la tyrannie d'Athènes»,¹²⁵ ce qui était d'autant plus facile que les alliés n'étaient pas contents de leur position politique dans l'État d'Athènes et les Athéniens savaient aussi que leur domination se basait sur leur pouvoir et que «leur domination était maintenant menacée et qu'ils avaient à craindre tout de la part de ceux qu'ils avaient rendus leurs ennemis dans leur position dominante.¹²⁶ Ou, comme Cléon a dit plus tard, «votre pouvoir est une tyrannie et vous l'avez sur des gens qui trament continuellement des complots contre vous et qui ne souffrent pas volontiers votre domination».¹²⁷ Les deux groupes de puissances prirent donc l'arme en défense de leurs propres intérêts; mais chacun blâmait l'autre de violence et voulait passer à l'autre la responsabilité, pour faire paraître l'adversaire comme perturbateur et pour s'acquérir la sympathie et l'aide de ceux qui ne s'étaient encore attachés à aucun parti. «Nous ne commencerons pas de guerre» dit Périclès «mais si on commence une guerre contre nous, nous nous défendrons; il faut cependant remarquer que la guerre est inévitable et si nous acceptons l'état de guerre plus volontiers, l'ennemi attaque avec moins de détermination.»¹²⁸

Sparte accusa Athènes d'avoir violé le traité de paix lorsqu'elle porta aide à Cercyre qui avait commencé une guerre avec Corinthe, ville appartenante à la coalition péloponnésiaque.

Il est incontestable, cependant, que cette ingérence de la part d'Athènes ne fut que la cause directe de cette guerre à laquelle vint se joindre le reste des Hellènes ou bien immédiatement ou après une délibération plus ou moins longue pour aider la cause de l'un ou de l'autre. Cet événement fut

¹²³ Comparez avec le précédent.

¹²⁴ Comparez avec R. Pöhlmann: Grundrisse der griechischen Geschichte nebst Quellenkunde. München, 1914. — E. Meyer: op. cit. IV. 295.

¹²⁵ Voir: Pöhlmann: op. cit.

¹²⁶ Thucydide: II. 63.

¹²⁷ Thucydide: III. 37, 2.

¹²⁸ Thucydide: I. 144, 2.

un ébranlement terrible pour les Hellènes et une part des barbares et même on peut dire, pour la plupart de l'humanité.¹²⁹

Car, comme dit Aristote: les grands événements, même s'ils naissent de bagatelles, n'ont jamais lieu pour des bagatelles, mais pour de grandes choses.¹³⁰

La guerre entre les deux grandes puissances helléniques rivales et entre la démocratie et l'oligarchie était de toute façon inévitable. Si elle éclata à cette occasion, c'est surtout parce qu'Athènes voulut s'assurer l'initiative.¹³¹

L'étincelle qui mit le feu à l'explosif accumulé des deux parts fut le fameux pséphisme de Mégare.¹³²

C'est qu'à cause des escarmouches à la frontière de Mégare, l'écclésià d'Athènes interdit aux Mégariques sous peine de mort de séjourner sur le territoire de l'État d'Athènes et même de toucher n'importe quelle part de celui-ci. Les Mégariques qui appartenaient à la coalition péloponésienne, se voyant menacés dans leur existence même par ce blocus de circulation et de commerce, s'adressèrent pour aide à Sparte qui demanda que cette résolution du peuple fût rétractée. Athènes savait que si elle accomplissait cette demande, Sparte formulerait tout de suite de nouvelles exigences. Si elle refusait ces exigences le conflit se produirait tout de même; si elle satisfaisait à elles, sa position de grande puissance était perdue. »Personne ne doit penser«, dit le Périclès de Thucydide, »que nous ferons la guerre pour quelque bagatelle si nous ne rétractons pas le pséphisme de Mégare. Cette bagatelle apparente est la pierre de touche de votre jugement. Si vous cédez dans cette affaire, ils se présenteront avec une demande encore plus grande. C'est pourquoi vous devez vous décider sur-le-champ si vous voulez céder sans aucune résistance ou bien, et c'est ce que je vous conseille, vous ne cédez ni en petites ni en grandes choses mais vous acceptez la lutte.«¹³³

Athènes refusa donc la demande de Sparte mais elle proposa en même temps de soumettre les questions en contestation à la décision d'un tribunal de paix.¹³⁴ Sparte n'y consentit pas, mais dans son ultimatum adressé à Athènes elle demanda la rétraction du pséphisme, le bannissement de Périclès, et qu'Athènes absolvant ses alliés de leurs obligations, leur rendit la liberté et rétablit l'autonomie de l'Hellade.¹³⁵ Périclès remarque ironiquement à ce propos, »nous rendons aux États leur indépendance dès que les Lacédémoniens donnent aux États sous leur domination une souveraineté parfaite selon leurs propres intérêts à chacun et non pas selon les intérêts des Lacédémoniens.«¹³⁶

Avec le refus de l'ultimatum, Athènes fit le pas décisif vers le déclenchement de la grande guerre.

¹²⁹ Thucydide: I. 1, 1.

¹³⁰ Aristote: Pol. V. chap 3/1.

¹³¹ Comparez: J. Beloch: op. cit. I. 512.

¹³² Thucydide: I. 67. — Plut. Per 30.

¹³³ Thucydide: I. 140. 4.

¹³⁴ Thucydide: I. 140, 2.

¹³⁵ Thucydide: I. 139.

¹³⁶ Thucydide: I. 144, 2.

АНТИЧНАЯ ДЕМОКРАТИЯ И МЫСЛИТЕЛИ ДО СОКРАТА

(Резюме)

Дердь Анталффи

Ректор Университета г. Сегед

Этюд, расчленённый на четыре, представляет развёртывание афиской демократии, мыслителей Ионской земли до Сократа, софизм и его представителей, потом излагает экономические, а главным образом духовные мотивы противоположности между Афинами и Спартой, которая всё более становилась ссорой и в конце концов довела до войны.

I. Автор показывает античную афинскую демократию, которая после персидских войн пришла в себя и стала процветать, потом он показывает те исходящие от великих гениев комплексы мыслей, которые определили развитие афинского духа. Он читает предпосылкой не только данные обстоятельства эпохи и подходящие культурному развитию афинского народа а и диспозиции, он видит мотивы этого редко наблюдаемого культурного расцвета в многосторонней активности экономической, общественной и политической жизни Афин, в свободной конституции, в борьбе прогрессивных и консервативных противоположности интересов.

Антическая культура в Афинах, в городе где прогрессивные элементы сплотились против консервативных, которые постепенно переселились в Спарту. В Афинах находит своё место, почву каждая новая мысль, бодрость, жизненная радость, любовь красивого. Это проявляется в том, что народ на счёт государства устраивает празднества, которые с одной стороны в честь богов, с другой же стороны для своего собственного развлечения песнями, пляской, хоровым пением делал же более пышными. Это развлечение является интересной и удачной колыбелью драмы и комедии которые развились из празднеств в честь Диониса, первая из жалобных хорох, комедия же из шуточного праздничного шествия. Конституционная реформа Клейсфенеса начинает эру давшую за 100 лет 900 трагедий, 300 сатирических представлений и 4000 дифирамбов. Характерно, что за эти представления взялось всё свободное гражданство: богатые взяли на себя работу организации, обучения, снабжения хорегазов; а широкие слои народа были статистами, выступали; значит весь народ был охвачен этим развлечением, праздновал и подымал культуру волею-неволею, 1—2000 выступающих потому, что им приходилось показывать искусство, культуру, а 20 000—30 000 слушателям потому, что им хотелось понять представление и увлечься им. Афинская демократия будучи торговым центром всего Средиземного моря посылает и изливает литературные и изобразительно-искусственные шедевры, с другой стороны давая простор прогрессивным мыслям привлекает художников, поэтов, философов. Благодаря экономической и духовной жизни граждане сближаются друг с другом в общественной жизни. Женщины по своему наследственному имуществу пользуются почётным местом в семье, вместе с мужем с любовью воспитывают будущее поколение, но ни в духовной жизни, ни в общественной активной роли не играют, отсюда или причиной этого или же следствием являются недостатки в воспитании и те моральные дифференции, которые вопреки этой практике появились в морализме христианских народов. Характерно что критика и комедия нападали на Еврипида, потому что он анализировал мир чувств женщин, считал их общественными существами.

Этюд показывает, как доходит и «самый бого-боязненный город Элласа» — Афины путём сомнений, исследований, критики, рассуждения от сверхъестественного до рационального, от веры в чудеса до античного просвещения. Наглядно показывается это на развитии драматургов в которых народ видел посланных богами учителей. Доживший до преклонных лет Софокл (496—406) сам содействовал одержать на поле битвы славную победу Элласа, потом во время эры мирного развития процветания драмы и внёс свою долю удовлетворению духовных потребностей афинской демократии. Его стилизованные типы отражают идеалы эпохи; немудрено, что он 18 раз был награждён премией за свои произведения. Тожественный Софоклу дух струится в исторических произведениях Геродота: безусловное боговерие. Хотя они оба часто встают против несправедливости существующего режима, они не нарушают порядок. Делает это вместо них множество чужих влияний, учения естествознания (Анаксагор), которые в жаждущей новых идей афинской душе топчут богов своими рациональными теориями. Автор излагает, как доходит образованная афинская голова до того, что живущие до тех пор в человеческой форме «бог», «боги» отуманились с общего бестелесное понятие, в «божество». Конечно народ ещё долгое время сохраняет свою веру, требует от своих вождей старинной религиозности, но в них, благодаря их образованности, победил скептицизм.

Самым выделяющимся возглашателем новых идей является Эврипид (480—406) хотя он был и современником Софокла, в то время, когда Софокл является писателем идеализма античной демократии, Эврипид же является представителем реализма, «Ab ovo» и на шаг стоит ближе к новым теориям. Равенство между людьми, первенство морального содержания, развитие разума, подчёт женщин и бедных, всё это ещё хорошо входящее в рамки демократии темы, но это уже новая идея! Он верит в богов, но высокое находит в человеке. Эврипид на целое столетие даёт направление развитию драмы. Настолько значительны эти два фактора греческой духовной и политической жизни: трагедия и комедия к V. веку расцветают в полной пышности своей конструкцией и темой, а также не в последней очереди своим стилем и языком.

II. Другие духовные продукции производит Иония географически изолированным душевно, морально «ориентализированным» греческим населением. В их мышлении свет появляется как единство и исследованием взаимной зависимости изолированных явлений они создают основы философии. Так излагает этюд о *самосском Пифагоре*, великом математике. Строгий реформист морали, который собирает вокруг себя последователей, учеников, считает самой важной целью жизни развитие философии и математики, основу же порядка мира видит данную цифровыми отношениями гармонией. Политические принципы принуждают его ехать в Южную Италию, где его «секта» объявляет войну против демократии. «Пифагорцы» требуют для себя политических привилегий по праву философии, пока ярость народа смела эту группу, причём пал жертвой и отец идеальной философии — Пифагор.

Мыслители Ионии не изолированные учёные-специалисты; кушающаяся вокруг них жизнь, политические разногласия, обзор практической жизни неотделимые от их идей. Первый материалист: *Фалес*, предшественник Дарвинской теории развития: *Анаксимандр*, автор первой систематической геометрии *Гиппократ*, из Хироса стоят задолго до Сократа. Колофонский Ксенофан прокламировал единства мира по теории которого всё происходит из земли и всё превращается в землю. Он падает жертвой своих учений о равенстве, аристократы изгоняют его. Его современник *Гераклит*, который в противоположность Ксенофану отрицает равенство; по его мнению равенство было бы однозначно смерти. Он аристократического мышления. По его мнению мир вечно был и вечно будет, находится в вечном движении. Ленин говорит о нём, как об отце диалектического материализма. В природе, как в беспрестанном изменении противоположных обстоятельств, господствует «logos» Постоянность субстанции возглашает *Парменид*. Он отличает осязаемый нами мир от мира чистого бытия, этим отмечает путь научной метафизики.

Эмпедокл приводит мир к четырём основным элементам (вода, земля, огонь, воздух), на многих местах жизни ищет он правду: политик и пророк, учёный и предсказатель, врач и фокусник. Наука учитывает его теорию о неорганических существах.

Гиппократ является значительной остановкой в медицинской науке. Болезням он присваивает естественную причину, он покровитель естественного метода лечения, основой его деятельности является опыт и наблюдение. *Анаксагор* из Клазомена учит о бесконечной распределимости материала, среди материалов самое чистое, по его мнению — дух.

Демокрит из Абдеры величайший материалистический мыслитель классической Греции. Ему принадлежит теория пустоты и атомов, в его системе появляется диалектика. Им кончается первый период греческой философии, который принуждён дать место дуалистической мировой концепции.

III. Образование гражданской личности V-го века определила борьба рабовладельческой демократии в общественной жизни. Развитие велось прямой линией до критики, а потом всё более и более до превышения её. Афинская демократия развивает привлекающую всё более широкие слои населения дискуссию, которая не шадит, даже подрывает понятие бога, религию, мораль, право и обычаи одинаково. Вопросы общего интереса являются предметом публичного обсуждения. Проблемы общественной жизни стоят постоянно на повестке дня. Такая общественная жизнь требует иных граждан, демократическим Афинам соответствовал т. е. подходил не средний человек, имеющий общее телесно-душевное образование. Арена общественной жизни требовала людей владеющих многосторонней духовной способностью, разумеется, что проблема воспитания стала центром греческого духовного движения. *Протагор* из Абдеры, один из софистов эпохи, считает что с ранней юности необходимо параллельное умственное и моральное воспитание. Он уделяет особое внимание сознательному развитию, образованию, соприкосновению, способу дискуссии, речи. Основной тезис как у него, так и остальных софистов красив и хорош: образованным человеком является тот, кто способен осуществить отношение с общественной средой, но метод которым они распустили по миру свою мудрость (с аргументами сразу про и контра) разрушили веру и вечно. Они отбросили традицию в сторону, громили авторитеты, критиковали всё. Это конечно имело много выгод: они принудили молодёжь к учёбе, каждый разыскивал, читает, исследовал, вследствие чего книжная торговля процветала.

Ближе стало взаимное влияние на территории наук политики, права, литературы и речи. Ионийский диалект был заменён в прозе аттическим наречием. Софисты, риторы создают школы, учат за довольно большую плату, значит образ древних Афин изменялся: на территории воспитания, образования, протянулся кордон между бедными и богатыми. Образованные люди мало-по малу изолируют себя от масс, от общественной жизни и собираясь в научных кружках философствуют, размышляют.

Софисты были уже почти необходимы в Афинах V. го века, ибо в государственной жизни можно было добиться успехов лишь при помощи их орудий.

IV. Философы и софисты в основах расшатали одну из настолько важных опор Афинской государственной жизни — боговерье. Напрасно пробовали лидеры бдительно держать веру предков процессами против учёных, возглашателей новых идей, приговора их к смерти (*Протагор*). Народ старался полученные таким образом сомнения растворить в восточном мистицизме и государство вынуждено было дать свободный простор для выполнения религиозного культа.

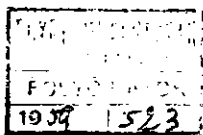
Всеми уважаемый Перикл, который 15 лет руководил демократией хотя ежегодно голосовали в его пользу, в конце концов мало — по малу начал наводить впечатление монарха и даже тирана в глазах оппозиционеров. Сложные аграрные, консервативные промышленные и торговые интересы тоже восстают против демократической партии и мало-по малу начинают предпочитать военные трофеи миру т. е. бытию сельско-хозяйственного края. Таким образом первой задачей стало свержение Перикла.

* * *

Волнение в внутренней политике: существующие противоположности интересов между олигархами и демократами стали ещё гяжелее из-за экономического и политического положения между Афинами и Спартой. Искусственно созданное равновесие между морской властью Афин и властью на суше Спарты явилось лишь сбором сил к предвидимо приближающейся войне. Эта пелопонесская война началась тогда

Афины по политическим и экономическим причинам вступили в союз с Керкирой. Годы всё только возрастающие экономические и правительские противоречия то тут, то там собирались вспыхнуть. И в конце концов пресловутая псефизма Мегары довела дело до решения.

Пограничные стички между Мегарой и Афинами принудили афинскую эkkлезию к вынесению такого решения по которому гражданам Мегары угрозой смертной казни запрещено задерживаться на территории афинского государства и его гаваней. Конечно, что на это начала просить заключение союза с Спартой. Образовалось такое дипломатическое положение при котором две противоположные стороны могли выступить друг против друга с непосредственными требованиями. Этому последовали предвиденные шахматные ходы — Спарта просит отменить народное решение — Афины отказываются, они бы поручили решение этого вопроса мирному суду: Спарта отклонив это, ультиматумом требует отменения псефизмы, ссылки Перикла и автономии Элласа. Афины не приняв ультимат сделали первые решающие шаги к вызову большой войны.



A SZEGEDI TUDOMÁNYEGYETEM ÁLLAM- ÉS JOGTUDOMÁNYI KARÁNAK 1949 ÓTA MEGJELENT KIADVÁNYAI

Acta Universitatis Szegediensis Sectio Juridico-Politica Series Nova

Tomus I.

Fasc. 1. Buza László: *A nemzetközi közhatalom szervezete az Egyesült Nemzetek Alapokmánya szerint* (Szeged, 1949.) 26 l.

Fasc. 2. Martonyi János: *Jogászképzés és jogászi hivatások a Szovjetunióban* (Szeged, 1949.) 24 l.

Fasc. 3. Kelemen László: *Néhány kérdés a képviselőlet köréből* (Szeged, 1950.) 32 l.

A felszabadulás 10. évfordulójára tartott előadások

Buza László: *A felszabadulás és Magyarország nemzetközi jogi szuverénitása* (Szeged, 1954.) 16 l.

Acta Universitatis Szegediensis Sectio Politico-Juridica

Tomus I.

Fasc. 1. Bólya Lajos: *A törvényesség kérdései a büntető eljárásban* (Szeged, 1955.) 20 l.

Fasc. 2. Horváth Róbert: *Az 1945–46-os magyar infláció elméleti kérdései 10 évi tudományos fejlődés tükrében* (Szeged, 1955.) 20 l.

Fasc. 3. Pólay Elemér: *A nevelő funkció és a szegedi megyei bíróság házasság-jogi törvénykezése a népi demokrácia 10 évében* (Szeged, 1955.) 27 l.

Fasc. 4. Both Ödön: *Az 1848. évi sajtótörvény létrejötte (A sajtószabadság problémája Magyarországon a reformkorban)* (Szeged, 1956.) 65 l.

Tomus II.

Fasc. 1. Schultheisz Emil: *A látszólagos halmazit* (Szeged, 1956.) 24 l.

Fasc. 2. Perbiró József: *A mezőgazdasági termelősövetkezeti tagok munkajogviszonyának néhány elvi kérdése* (Szeged, 1956.) 34 l.

Fasc. 3. Pólay Elemér: *A római végrendelet eredete* (Szeged, 1956.) 47 l.

Tomus III.

Fasc. 1. Buza László: *A törvényesség és az igazságosság elve a nemzetközi jogban* (Szeged, 1957.) 56 l.

Fasc. 2. Martonyi János: *A lakosságadóztatási eljárás szabályozása* (Szeged, 1957.) 27 l.

Fasc. 3. Antalffy György: *Platon és Aristoteles a »tökéletes« állami és társadalmi szervezeti formákról* (Szeged, 1957.) 38 l.

Fasc. 4. Pólay Elemér: *A római jogrendszer tagozódásának kérdése* (Szeged, 1957.) 31 l.

Fasc. 5. Horváth Róbert: *Fényes Elek, a haladó magyar statisztikus és reformer (1807–1876)* (Szeged, 1957.) 27 l.

Fasc. 6. Szentpéteri István: *A tanácsok megalakulása és jogi szabályozása a Tanácsköztársaságban* (Szeged, 1957.) 38 l.

Tomus IV.

Fasc. 1. Both Ödön: *Szeged város büntetőbíráskodása 1848-ban* (Szeged, 1953.) 63 l.

Fasc. 2. Némethi László: *A mezőgazdasági termelősövetkezetek mintalapszabályának jogforrási jellege* (Szeged, 1958.) 20 l.

Fasc. 3. Horváth Róbert: *Egy ismeretlen politikai aritmetikus: Hatvani István professzor (1718–1786)* (Szeged, 1958.) 44 l.

Fasc. 4. Bárdosi István: *A fellebbviteli rendszerek kérdéséhez a polgári eljárásban* (Szeged, 1958.) 26 l.

Fasc. 5. Pólay Elemér: *Három munkabérszerződés a római Dáciából* (Szeged, 1958.) 38. l.